VOLUME XVII. — No 28 MONTREAL, DIMANCHE 21 AOUT 1921

onnements par la poste

CANADA.. .. .. .. .. .. .. .. $2.00
ETATS-UNIS et UNION POSTALE.. .. .. .. .. .. .. .. $3.00

LE NUMERO.. .. .. .. .. .. 5 sous

# LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

Rédaction et Administration :
43, RUE ST-VINCENT
MONTREAL
TELEPHONE : Main 7460

SERVICE DE NUIT :
Administration, Main 5153.
Rédaction, Main 5121.

REDIGÉ EN COLLABORATION — DROIT AU BUT — L'ORGANE DES JEUNES

## Peuple de "nananeux"

Le *Toronto Telegram* dit que les Canadiens sont un peuple de dépensiers. La moitié d'entre eux vivent au jour le jour. Ils ne font pas d'économies. Ils dépensent tout ce qu'ils gagnent. "La plupart des gens, dit le *Telegram*, sont sous l'impression que notre siècle est une période de prospérité sans précédent. Les statistiques semblent prouver que c'est plutôt une période d'extravagance sans précédent. Il n'y a jamais eu une époque où le train de vie ait été aussi coûteux. Plusieurs choses autrefois regardées comme du luxe passent maintenant pour une nécessité. Par surcroit, une folle fringale de plaisirs affecte toutes les classes de la société."

Dans les rues de Montréal, c'est une procession continuelle d'autos. Le nombre de ces véhicules augmente considérablement tous les ans. Les parvenus font ainsi étalage de leur aisance, et un tas de prétentieux non encore parvenus les singent et prétendent faire croire à leurs contemporains qu'ils roulent auto parce qu'ils roulent sur l'or. Combien roulent simplement vers les emprunts, les expédients louches, l'escroquerie, la banqueroute, dans une limousine ou un coupé dernier modèle! C'est ainsi que l'on promène avec magnificence toute sa fortune quand ce ne sont pas des dettes criardes.

La démocratie, la grande niveleuse, tend à créer l'égalité, mais cette égalité n'est qu'une égalité de surface, d'apparence, et les inégalités de fortune se vengent par les budgets obérés et les crises économiques des masques fragiles sous lesquels la mode et l'extravagance les dissimulent. Par l'habillement, on ne différencie plus, aujourd'hui, le patron de l'employé, le millionnaire du salarié, la servante de sa maîtresse et la jeune fille de bureau de la grande dame. A chaque emploi, à chaque classe, ne correspond plus comme autrefois une étiquette, un costume, un mode d'existence. Tout est mêlé, tout est confondu dans la grande anarchie du paraître. N'est-ce pas d'ailleurs la pente fatale de la démocratie, duperie dans laquelle le peuple *paraît* gouverner?

Tout le monde peut bien s'habiller uniformément, mais tout le monde n'est pas également riche. Il y a moins de différence entre un gueux bien vêtu et un mendiant en loques qu'entre un gueux bien vêtu et un millionnaire. Nos démocrates qui imitent Bias et portent toute leur richesse avec eux peuvent jeter de la poudre aux yeux des gogos. Ils ne sauraient effacer les conséquences du déséquilibre qu'ils jettent dans la société. L'excessive recherche de l'accessoire, du superflu, tare des civilisations raffinées, — et de façon générale, — est la cause fondmentale des crises économiques modernes. Le luxe, dans son sens le plus étendu, constitue le grand fléau: c'est son mirage qui dépeuple les campagnes et qui déchaine les guerres. Le conflit de 1914 l'a répandu, loin de l'enrayer. Tandis que les soldats souffraient, versaient leur sang, mouraient, à l'arrière, ceux qui faisaient de l'argent le dépensaient à mesure, jouissaient, donnaient dans la comédie du paraître. Dans toutes les classes de la société, on a pris ainsi des habitudes de prodigalité. On vit et l'on dépense au-dessus de ses moyens, du haut en bas de l'échelle, sauf des pauvres diables qui ont peine à joindre les deux bouts ou battent vainement le pavé pour découvrir de l'ouvrage. Nombre de ces pauvres diables sont des prodigues d'hier, ouvriers des fabriques de munitions qui ont touché des salaires de $10 par jour et qui n'ont rien épargné pour l'avenir. L'imprévoyance et la légèreté de ces infortunés sont d'ailleurs imputables dans une bonne mesure aux profiteurs loyalistes qui ont gavé le prolétariat pour mieux l'aveugler sur les conséquences des aventures impériales.

L'expérience elle-même ne réussit pas à corriger ces tristes manières d'agir. Dans les temps durs que nous traversons, est-ce que l'on économise davantage? Pensez-vous que la désertion des cinémas, cet été, a dépendu d'un souci d'économie ou de la chaleur? Est-ce que les ménagères se donnent de la peine pour apprêter des plats à bon marché? Entendez-vous dire aux bouchers que la pratique est moins difficile, maintenant, qu'elle n'exige plus de la viande de la meilleure qualité et dans la meilleure partie? Le raccommodage est-il en honneur chez les humbles? Y a-t-il moins d'autos, moins de toilettes, moins de villégiatureurs, moins de dîners fins, moins de gaspillage, moins d'ostentation? C'est plutôt le contraire.

Et pourtant, il est temps que gouvernants et particuliers comprennent au Canada l'importance de l'économie si l'on ne veut pas que toutes ces folies finissent par une débâcle. L'énormité des dettes fédérale, provinciales et municipales, l'affluence des capitaux étrangers menacent l'indépendance économique du pays. L'argent dissipé en fariboles est perdu, du moins momentanément, pour les entreprises sérieuses. Faute d'épargnes, les industriels canadiens n'ont pas toujours les capitaux voulus pour exploiter les ressources naturelles. Les Américains ou les Anglais le font à leur place. Fabriques de tout genre, hôtels, théâtres, concessions minières, de plus en plus, cela devient l'apanage des Yankees. L'infiltration gagne d'année en année au fur et à mesure que la mégalomanie canadienne s'exagère, que les politiciens d'Ottawa s'absorbent dans les affaires mondiales.

Mais faisons abstraction du Canada que les palinodies de saltimbanques ont dépouillé de son beau titre de patrie. Faisons abstraction du Canada dont nos jingoes ont fait un dépotoir pour l'immigration anglaise, un réservoir de sang pour la métropole, un torchon qui sert à balayer tous les planchers d'Europe et qui se décrottera probablement en trempant, un jour ou l'autre, dans le seau de l'annexion.

Parlons du Québec, le seul noyau de patrie au Canada. Dans cette province, l'unique endroit où les Canadiens français se regardent comme chez eux, l'industrie se développe et elle est anglaise ou américaine. L'anglicisation va de pair avec l'industrialisation. Devant le capital étranger, la langue française recule ou se gâte un peu; à son contact, l'âme française perd de sa pureté.

Et nos gouvernants applaudissent à cette trahison quand ils n'en sont pas complices. Sans la crainte de la meute des patriotes, ils en feraient de belles avec la politique de l'industrialisation à outrance. Nos sociétés et notre élite assistent impassibles à cet enveloppement de nos positions stratégiques. Pas de campagne sérieuse pour apprendre au peuple que dans l'épargne réside le salut, que sans l'épargne il ne saurait y avoir d'émancipation économique.

Nos compatriotes dépensent trop souvent leur argent en niaiseries ou alimentent de leurs capitaux les compagnies anglaises. L'importance nationale de l'argent et le patriotisme en affaires sont deux réalités méconnues. Tandis que le Canadien français des grands centres se met sur le dos tout ce qu'il gagne, mène un train de vie excessif, veut paraitre plus riche qu'il n'est, roule auto, s'achète piano, gramophone, villa et tout le tremblement, commerce surtout avec les Anglais par bêtise, par légèreté, par opportunisme, d'un bout à l'autre de la province des industries étrangères s'établissent ou s'étendent. L'argent canadien-français déserte, l'argent canadien-français n'est pas à son poste de combat et de défense, l'argent canadien-français sert au plaisir et à l'égoïsme; l'ennemi passe, l'ennemi s'installe.

Un voyage de vacances à travers la province fournit au voyageur de tristes observations à ce sujet. La grande industrie est étrangère. Dans la région de Montréal, on voit les grosses maisons anglaises de nouveautés, les grandes fabriques anglaises. Aux Trois-Rivières et à Québec, même spectacle. Et tout le long de la Gaspésie, les comptoirs de pêche et les magasins généraux offrent au regard la sempiternelle raison sociale: "Robin, Jones and Withman, Limited".

Et dès le bas âge, les enfants contractent ces habitudes de prodigalité et d'insouciance qui nous rendent tributaires de l'or anglo-saxon. Dès qu'ils ont un sou, ils vont acheter de la crème à la glace ou des bonbons. Peuple de "nananeux" qui enrichit l'étranger et mérite de manger le pain des esclaves!

Jean LEBRUN.

## IRISH NEWS SUPPLEMENT

(See page 4)

*BILLET DU DIMANCHE.*

### Réparation

*Prenons garde. La province de Québec est en train de perdre sa réputation de tolérance et de justice. Généreux envers la minorité anglo-saxonne nous paraissons oublier l'existence de la colonie juive. Cela finira par nous jouer un mauvais tour.*

*Le gouvernement provincial a fixé la date des élections municipales sans se douter qu'elle coincidait avec une fête juive. Ce serait une manoeuvre pour empêcher nos amis des quartiers Saint-Louis et Saint-Laurent de voter pour Médéric, que le ministère ne s'y serait pas pris autrement. Nous voulons bien croire que c'est pure irréflexion de sa part. Mais en pareille matière, la légèreté a des conséquences déplorables.*

*L'élément hébraïque à Montréal est assez important pour que l'autorité compte avec lui. Rien ne saurait justifier pareil sans-gêne. Pour réparer sa maladresse, M. Taschereau est bien inspiré de retarder l'élection d'un jour, et de faire chômer une fête juive par toute la population. Vu que la Saint-Jean-Baptiste n'est pas chômée à Montréal, nos amis des quartiers Saint-Louis et Saint-Laurent voudront bien trouver suffisante cette amende honorable. Ce qui promettait de les humilier tourne à leur gloire et atteste l'étendue de leur influence. Au besoin, les notables feront en notre nom les plus plates excuses.*

*Espérons que ce pénible incident ne se répétera plus. Pour éviter tout malentendu, que le gouvernement nomme un comité qui dressera la liste de toutes les fêtes juives de l'année. De cette manière, l'administration ne risquera plus d'froisser les justes susceptibilités, de léser les droits de la minorité.*

*C'est en vain qu'on tenterait de refouler les Juifs. Ils sauront bien se faire respecter. Toute persécution qu'on tenterait d'exercer contre eux tournerait à la confusion de l'oppresseur.*

*Nous conseillons à M. Taschereau de se surveiller s'il ne veut pas être contraint, à sa courte honte, en réparation de quelques injures, de reconnaitre un jour, le yiddish comme langue officielle.*

*Paul CHARDON.*

## NOS MINISTRES ERRANTS

DEUX SONT SUR LE POINT DE PARTIR POUR ALLER SIEGER A LA LIGUE DES NATIONS. — LE MALENTENDU.

Les deux représentants du Canada à la Ligue des nations sont sur le point de partir. Aujourd'hui, que la joie causée par l'arrivée de lord Byng s'est assoupie on ne parle plus que de cela. Ils s'en vont ! Ils s'en vont ! Quel honneur la "direction morale" de l'Amérique prise durant la guerre par ce Dominion fait rejaillir sur nous ! Quelle belle institution que la Ligue des nations! Pour le salut du monde, pour la sauvegarde de la civilisation, pour l'intérêt supérieur de la démocratie, les Canadiens peuvent bien prêter pour quelques semaines à l'Europe une couple de ministre phénoménalement géniaux du cabinet libéral-conservateur-national.

Pourtant, ces glorieux voyages ne paraissent moins populaires que celui du Saguenay. La *Gazette* en fait l'aveu précieux :

"Une des causes qui contribuent fortement à mettre le gouvernement en mauvaise posture, dit-elle, c'est la place de préférence qu'on a faite aux affaires mondiales, à la politique européenne et aux affaires impériales, dans notre cabinet, quand nos problèmes domestiques sont d'une ampleur telle qu'ils exigent l'attention entière du gouvernement. Durant la guerre, alors qu'un demi-million de Canadiens étaient en Europe et que des millions d'autres les appuyaient d'ici, il était naturel que le peuple canadien s'intéressât aux affaires étrangères. La guerre gagnée, nos troupes rapatriées, l'esprit de notre peuple s'est tourné vers les problèmes domestiques, tandis que pour nos hommes d'Etat les problèmes européens et impériaux gardaient toujours leur fascination. Tandis que nos hommes d'Etat se sont occupés de la Société des nations, de la constitution impériale et du désarmement universel, ce qui préoccupait nos gens, c'étaient des commandes pour nos usines, de l'argent pour le paiement de leurs impôts, des vivres pour leur famille... L'an dernier, à un moment donné, nous avions six ministres en Europe. Cette année, nous en avons eu quatre."

Voilà l'un des nombreux malentendus qui dressent une cloison épaisse entre le gouvernement et les électeurs. Les ministres sont trop supérieurs à la moyenne de leurs administrés. Ce sont des méconnus, des incompris. Ils ont beaucoup voyagé, et aux frais de la princesse, chose ignorée du vulgaire. Ils sont allés en Angleterre, ils sont allés en France, ils sont allés au front.... loin des coups ou après coup. Ils se sont frottés de haute culture comme une vache se frotte à une porte de grange. Ils se sont empiffrés dans les banquets officiels. Ils ont serré la main du roi Georges, celle de Poincaré, celle de Millerand. Ils ont servi de portequeue à Lloyd George qui leur en a exprimé toute sa satisfaction. Ils ont écorniflé dans les conseils impériaux, ils ont parlé à tort et à travers à Genève, ils ont signé sans voir à Versailles, ils ont mal écouté à Paris. Enfin, ces petits hommes qui ont vu de près la tour Eiffel et la Tour de Londres gardent dans l'esprit un éblouissement d'avoir frôlé de gros problèmes et de gros personnages. Jugez un peu si ces gens qui nous reviennent de là-bas les yeux dans les étoiles trouvent mesquins le Champ de Mars, à Montréal, la petite rue Champlain à Québec, le ssquares ornés par une vertu incomparable, à Toronto, la ferme de démonstration d'Ottawa, les petites "vues" du boulevard (! ! !) Saint-Laurent nos querelles de clocher, notre politique de chemins de fer, de fromage, de ports et de pores, les uns remplis par les navires anglais, les autres boycottés par le marchand anglais.

Les infortunés pris de nostalgie impériale ou mondiale, ils étouffent au pays, ils brûlent de reprendre le paquebot. Et voilà le principal malentendu. Quatre ou six ministres en Europe, cela détraque la machine ministérielle et ne nous empêche pas de souffrir de la présence de ceux qui restent. S'ils fichaient tous le camp et passaient le reste de leurs jours au service de la Ligue des nations, cette comédie-bouffe dans laquelle les pays des deux hémisphères font les pitres pour [illegible] la Grande-Bretagne, ils [illegible] à la fois leur bonheur et le nôtre. Mais patience, les élections approchent et les ministres errants recevront un long congé proportionné à la longue patience longuement éprouvée du peuple.

Antoine DUCHESNE.

## DANS SA CANDEUR NAÏVE...

LE CONSEIL CROYAIT QUE L'ADOPTION D'AVION NE TIRAIT PAS A CONSEQUENCE — UN EXEMPLE — POUR SAUVER NOTRE HONNEUR

Il ne croyait pas, dans sa candeur naïve...

Non, quoique puissent dire les amis de "cédule A" Laporte, l'élection par quartiers ne nous paraît pas un épouvantail, et le conseil municipal a trop d'innocence pour ne pas être honnête. Après avoir protesté contre les "pogroms" qui n'ont pas eu lieu en Pologne, il a fait le beau geste d'adopter un village de France, Avion, non symbolique qui évoque tous les vols passés, présents et futurs de la politique municipale. Un beau geste, c'est tout. Un beau geste avec le panache convenable, c'est superbe. Mais le souci de la vérité m'oblige de constater que le conseil municipal a fait un beau geste, et puis s'est occupé des pavages et autres banalités. J'adopte Avion, a-t-il dit. Je lui fais cet honneur. Grand bien lui fasse et Dieu lui vienne en aide!" Et le conseil, fier de sa générosité de sa philanthropie, s'est ensuite autant désintéressé d'Avion que du sort d'une municipalité récemment annexée. Dans sa candeur naïve, il s'est imaginé que les devoirs de l'adoption se bornaient à une simple formalité, et puis, bonsoir.

Le maire d'Avion ne l'entend pas de cette oreille. Il s'informe de ce qu'on prétend faire pour ses administrés Il faut donc faire quelque chose? s'exclament avec stupéfaction, dans leur candeur naïve, nos bons conseillers municipaux, qui, à l'unanimité, avec irréflexion, ignorance et générosité ont adopté Avion. Vite, ils élisent un comité chargé de sauver leur honneur. Le comité qui s'est contenté de se sauver ne s'est pas encore réuni. Il s'assemblera peut-être aux calendes grecques, à moins que les discours démagogiques de Médéric Martin ne précipitent prématurément la fin du monde.

Parmi nos conseillers qui, à l'unanimité, avec irréflexion, ignorance et générosité, ont adopté Avion, il ne s'en est pas trouvé un, ô miracle! pour songer aux conséquences de cet acte, pour comprendre qu'il s'agissait de bourse délier. Aujourd'hui, grand est leur embarras. Une ville dans la dèche comme Montréal peut bien dépenser pour le Prince de Galles, mais il serait indécent de la voir donner à aussi pauvre qu'elle. Il n'y a pas d'argent et seule la commission administrative peut agir en la matière. Voilà ce que répètent piteusement ceux qu'en style romain, c'est-à-dire style la *Presse*, on appelle nos *édiles*. Comme les représentants de M. Gouin doivent envoyer au diable M. Herdt, du McGill, qui par sa lettre malencontreuse les a incités à se mettre dans ce joli pétrin! Au lieu de daube M. Herdt, qu'ils s'en prennent à eux-mêmes, à leur inconcevable légèreté. Plus d'une fois, pour le plaisir de la chose ou pour se donner de l'importance, ils ont voté des résolutions qui les ont couverts ensuite de confusion. Que ce dernier et retentissant exemple instruise le prochain conseil. Nous avons assez de problèmes chez nous pour occuper les loisirs de nos representants et s'ils daignent s'occuper des affaires d'autrui que ce soit au moins en connaissance de cause et en sauvegardant notre dignité.

Les conseillers municipaux attirent le ridicule sur la métropole. A eux de nous tirer de la position absurde dans laquelle ils nous ont versés.

La commission administrative a presque épuisé tous les moyens imaginables de prélever de l'argent, mais avec de l'imagination on peut en découvrir de nouveaux. Dépourvus de réflexion, nos échevins ne le sont pas d'imagination. Pour peu qu'ils s'en donnent la peine, ils déterreront quelque plan merveilleux. Nous leur suggérons humblement que le rôtissage d'un célibataire aussi récalcitrant envers le fisc municipal que le mariage battrait toutes les foires du monde pour attirer les badauds... et les badaudes. En plein Champ de Mars, sur un échafaud élevé, cette petite cérémonie assurerait une recette plantureuse dont Avion ferait ses beaux jours. Il y a des moyens plus simples et plus faciles. Nos conseillers peuvent faire de leur propre poche un don à leur protégé de France. Nous les savons assez généreux et assez gentilshommes pour réparer en dernier ressort le déshonneur qu'ils causent à Montréal. Je crois même qu'ils sont en train de se cotiser pour payer l'écot. Mais ce n'est peut-être qu'un écho de couloir. A la veille du scrutin, au moment où la caisse électorale crie famine, le geste serait héroïque. Qui ne sait que les plus écervelés sont souvent les plus courageux?

Pauvres gens, ils ne croyaient pas, dans leur candeur naïve, que lorsqu'on adopte quelqu'un, c'est quelque chose de plus sérieux qu'une promesse d'élection.

Raoul JOURNET.

## COULONS MÉDÉRIC DANS LE BRONZE

Au moins, si nos conseillers municipaux étaient logiques. Ils prétendent empêcher la danse des deniers publics et ils refusent de mettre des entraves à la danse tout court. Ils jettent dans le même panier les crédits des pavages et le règlement décrétant la fermeture des salles de danse à une heure du matin. Ce double respect pour la liberté des "sauteux" et pour la liberté qu'ont les chômeurs de mourir de faim, les honore.

Nos représentants sont les dignes précurseurs d'une assemblée qui promet de briller plus par le pittoresque et les appétits que par la dignité et la compétence. S'il faut en juger par de nombreuses candidatures, nous en verrons du propre à l'hôtel municipal. Un tas d'écumeurs et de faiseurs profitent de l'apathie du public pour se faufiler. Les plus tarés des régimes précédents remontent à la surface, flairant la curée.

Et nos représentants, élus de sir Lomer, font des pieds et des mains pour que la caisse reste pleine. Ils espèrent probablement être du nombre des heureux tripoteurs. Leur devise, c'est: suivons Médéric et veillons à ce que les commissaires dépensent le moins possible pour que la *crèche* soit bien garnie, demain.

Allons, pour célébrer la victoire du peuple, pour bien marquer où le referendum nous a menés, pour découvrir les avenues de l'avenir qui se découvrent devant nous dans toute leur splendeur crottée, coulons au plus vite Médéric dans le bronze! C'est la manière la plus facile de le couler et de cette façon il le sera pour longtemps.

Jules PICARD

## UNE MERE ULTRA-MODERNE




LA BONNE. — Voilà ta mère qui passe, ma chérie.
L'ENFANT. — Ah ! Est-ce la dame qui dort toujours quand je me lève, et ne revient à la maison que lorsque je suis couchée ?

## EN ZIGZAG

Une pièce de Bataille, Henry, au Canadien-Français.. Une autre pièce de Bataille, Henry, au National. Glorieuse inauguration de la saison théâtrale.

Si les habitués des salles de spectacles n'ont pas une indigestion de Bataille et de Bernstein d'ici à l'été prochain, je pense que cela dépendra de la solidité des estomacs canadiens et non du bon goût de messieurs les directeurs.

* * *

Mères de famille, vous êtes prévenues. Si vous voulez compléter l'éducation de vos filles, vous savez une éducation tout à fait moderne, menez-les à la représentation d'une pièce de l'auteur de la "Vierge folle", M. Henry Bataille, premier dramaturge de France, l'homme aux thèses osées, loué par Henry Bidou, le Critique.

* * *

Après tout, si l'on sert du Bataille avec tant d'empressement et de constance aux "Canayens", c'est signe qu'ils aiment ce mets inférieur et faisandé, c'est signe que les entrepreneurs en spectacles y trouvent leur profit. Pauvres "Canayens"! Quelle décadence tout de même!

* * *

Un article sur une exposition de moutons a paru dans divers journaux avec le titre et le sous-titre suivants, ce qui fait croire que c'est un texte officiel:

UN GROS EVENEMENT AGRICOLE
L'exposition des moutons qui sera tenue à St-Georges de Beauce, le 22 septembre, sera la première du genre au Canada. — L'hon. M. Caron, ministre de l'Agriculture, sera présent, ainsi que cinq députés, et une foule d'officiels importants — Le programme.

Y aurait-il au ministère de l'Agriculture quelque loustic qui s'est payé la tête de M. Caron, des cinq députés et de la foule des "officiels" importants? Voulu ou non, le rapprochement est des plus comiques. Modestement, nous avouons que voilà ce qu'il y a de mieux sous cette rubrique.

* * *

Ce sera une belle exposition de moutons, veuillez m'en croire.

* * *

Comme on le sait, le *Soleil* est à la fois le plus sobre et le plus attique des thuriféraires. De retour de son voyage d'Europe, M. Athanase David, expert en beau style, a dû goûter cet éloge de la feuille ministérielle de Québec:

"Actif comme il est, *brûlé* de la passion de s'instruire et *embrasé* du désir d'être utile à sa race et à sa province, M. David s'est dépensé par là à nous mieux faire connaitre, et aussi à trouver les moyens de perfectionner de plus en plus ce qui reste à perfectionner."

On brûle de faire sa cour, au *Soleil*, et les épithètes des rédacteurs ont visiblement la prétention de justifier le nom de la boutique.

* * *

Une femme dans le cabinet albertain! Encore une femme ministre! La *Presse* a bien raison de parler de la "marche vertigineuse" du féminisme.

* * *

Un locataire a mordu le nez de son propriétaire, en France. Il est un terme à tout, même à l'union sacrée.

* * *

Les agences anglaises dans leurs commentaires sur l'attitude du Sinn Fein, disent qu'il y a une limite à la patience anglaise.. Il en a fallu de la patience à l'Irlande, depuis quelques siècles.

* * *

A propos des navires donnés au Canada et aux "nations soeurs" par la métropole, le *Manchester Guardian* parle des "Dominions enrichis". Dites donc que ce sont des profiteurs de guerre, cher confrère. S'il faut en juger par le Canada, les Dominions ont scandaleusement fait fortune durant la guerre.

* * *

M. C. C. Ballantyne, ministre de la Marine, ne voudrait pas du poste de haut-commissaire canadien à Londres, même si on le lui offrait. Est-ce manque d'ambition? Prodige de désintéressement! Est-ce trop peu pour lui? Monstre d'orgueil!

Admirons C. C. Ballantyne qui ne veut pas déserter son poste d'organisateur d'élections dans la province de Québec. Mon doux, C. C. n'a pas son pareil pour gagner les élections. Il n'a jamais eu la plus petite tentation de gaffer.

* * *

Dans le bronze, Médéric ne parlera pas et ne fera pas d'impairs. Je propose que ce Médéric-là soit maire.

* * *

Un aristocrate anglais de vieille race se fait acteur de cinéma. Autrefois les nobles besogneux faisaient dorer leur blason. De nos jours, blasés sur les mésalliances, ils se font cabotins. La déchéance est plus complète.

* * *

Le même Lloyd George mené par des conseillers juifs qui s'est réjoui de la révolution russe s'apitoie aujourd'hui sur l'effroyable famine qui règne en Russie.

* * *

Le petit Gallois a l'échine souple, est rusé comme un singe. Mais il ne voit pas plus loin que son nez et il n'a malheureusement pas le nez de son ami Sassoon. A part ce petit défaut, une ignorance crasse, une duplicité toute tudesque, c'est un grand homme.

Marcel LEVAC.

# JOHN BULL ET COMPAGNIE

**La non-coopération aux Indes et les plantations de thé. — L'erreur des industriels. — Une campagne de boycott contre la toile de fabrication étrangère. — La renaissance industrielle en Angleterre. — Remarquables statistiques vitales. — Le nouveau livre de Norman Angell. — La crainte de l'Amérique et la politiq"e anglaise.— La France dans l'oubli.**

Une lettre au *Philadelphia Ledger* et au *Star* de Montréal (10 juillet) révèle que les adeptes du mouvement de non-coopération aux Indes dirigent maintenant leur effort contre la seconde des industries essentiellement anglaises en ce pays. Ils ont induit 12,000 coolies à quitter l'ouvrage, dans les plantations de thé d'Assam. La manoeuvre n'a porté de fruits que dans l'une des nombreuses vallées de la région. Mais là, l'industrie a été complètement paralysée. Plusieurs des grévistes affamés sont morts du choléra.

Le correspondant qui regrette que Gandhi ne soit pas présent pour voir les résultats de sa propagande est forcé de convenir que le mouvement de non-coopération n'est marqué par aucune violence. Il déplore l'apathie des autorités. On répand insidieusement, dit-il, la haine des Anglais et de l'étranger, et le but ultime des propagandistes c'est de paralyser le régime britannique et tout le commerce étranger par le boycott. L'avenir révèlera si le mouvement réussira et dans quel état il mettra le pays.

Jusqu'ici, le gouvernement n'a pris aucune mesure efficace pour enrayer la propagande, écrit le correspondant, et c'est à sa négligence qu'il faudra imputer l'anarchie si les conséquences de la non-coopération aboutissent là.

On s'imagine facilement que les industriels anglais et leurs créatures abhorrent une politique qui les frappe au plus sensible, dans leurs coffres-forts. Mais l'intérêt les aveugle. Il est permis de croire que lord Reading et ses conseillers comprennent mieux la situation que les hommes d'affaires. Le massacre d'Amritsar et la répression du Pendjab ont eu pour unique résultat de réveiller l'Inde. Gandhi passe pour un saint, un surhomme. Son arrestation, à plus forte raison, sa mort, causerait des émeutes, une effroyable effusion de sang. Les Anglais ne sont pas assez forts et leur souveraineté dépend trop de l'assentiment léthargique des Hindous pour qu'ils aillent brusquer les choses.

* * *

Suivant la *Westminster Gazette* du 8 juillet, M. Gandhi a inauguré une campagne de boycott contre la toile de fabrication étrangère. Dans un appel aux filateurs, il raconte qu'au dire de certains courtiers, le boycottage de la toile de fabrication étrangère fera immédiatement monter les prix. Les courtiers renonceraient volontiers à vendre ce genre de toile s'ils avaient la certitude que les filateurs n'élèveraient pas les prix. M. Gandhi demande donc aux filateurs de donner l'assurance que ni les marchands ni les consommateurs n'ont à craindre une hausse par suite du boycott.

En compagnie des frères Ali, il a mené une vive agitation dans la présidence de Bombay pour obtenir le boycottage de la toile de fabrication étrangère, vers le premier août. Tous les jours, il a exhorté ses nombreux auditeurs à détruire leurs vêtements de marque étrangère, ou bien à les envoyer en dehors de l'Inde, pour le soulagement des pauvres.

* * *

Suivant la *Westminster Gazette*, (16 juillet), les statistiques relatives au chômage sont moins sombres en Angleterre. Dans la semaine qui a précédé ce numéro du journal, 50,000 personnes ont obtenu de l'ouvrage. Ce n'est pas un résultat mirobolant, mais il indique que la reprise du travail dans les charbonnages fait renaître l'industrie. On est loin de l'ère de prospérité prédite, bien que les signes de temps meilleurs commencent à se manifester. Malheureusement, il s'est produit simultanément un enrayement de la baisse du coût de la vie. Le chiffre-indice de 119 pour cent au-dessus de celui de juillet 1914 est le même pour juillet que pour juin, cette année. C'est un des effets de la grève des houilleurs, dit la *Westminster Gazette*. L'amélioration de la situation dans les houillères permet d'espérer que le mouvement de baisse va reprendre, mais il sera probablement bien plus lent que dans les premiers mois de l'année.

La *Westminster Gazette* du 4 août constate que le rendement des mines ressemble quelque peu à ce qu'il était normalement avant la crise. Il y a encore un déficit de quelque trois quarts de million de tonnes par comparaison avec les meilleures semaines d'avant la grève. Cependant, ce chiffre dépasse le rendement de la semaine correspondante de l'an dernier. Patrons et ouvriers font tout leur possible, et la *Westminster Gazette* espère qu'avant longtemps la production sera comme avant la guerre de 5,000,000 de tonnes par semaine.

* * *

Les statistiques vitales du Royaume-Uni sont des plus remarquables. La proportion des naissances qui était de 18.5 par mille en 1919 a été de 25.4 par mille en 1920. Le chiffre de la mortalité est tombé de 13.8 par mille à 12.4 par mille. Ce chiffre est le plus bas qu'on ait enregistré dans le pays, et il désigne facilement le Royaume-Uni comme le pays le plus sain du monde, prétend la *Westminster Gazette*. La diminution de la mortalité infantile est aussi des plus remarquables. Dans la décade close en 1910, il est mort 128 enfants de moins d'un an par mille. L'an dernier, il en est mort seulement 80 par mille.

"Les chances de vie s'améliorent aux deux bouts de l'échelle, conclut la feuille libérale. Il se peut que le rapide accroissement des naissances ne soit qu'un symptôme passager. Si cette nouvelle proportion restait fixe, nous aurions bientôt en ce pays un problème de surpopulation dont la solution mettrait en oeuvre tout notre science politique et ne nous laisserait d'autre issue qu'une vaste et permanente mesure d'émigration aux colonies.

Comme si les colonies n'avaient pas déjà assez de "blokes"!!

* * *

Sous le titre: "L'homme qui a prédit" (The man who foretold), M. Charles Trevelyan fait dans le journal *Foreign Affairs* (livraison du mois d'août) une courte analyse du dernier livre de Norman Angell: "The Fruits of Victory". En voici la traduction:

"Les hommes et la phase d'opinion qui ont fait le traité de Versailles étaient sous l'empire de la grande illusion que d'une victoire militaire devait sortir un vaste gain économique, que l'on pourrait faire retomber sur les peuples vaincus toutes les souffrances, les ruines et les *ravages de la guerre*, que l'on pourrait assurer la prospérité aux vainqueurs. Toutefois, l'exécution du programme ne marche pas. Les nations défaites souffrent suffisamment, à la vérité, pour satisfaire le Tigre. Mais la France et l'Italie et même l'Angleterre ne prospèrent pas. Le désastre dérange leurs mesures et la ruine économique plane aussi sur eux. Le nouveau livre de M. Norman Angell n'est pas principalement une apologie de la *Grande Illusion*. Pour le lecteur de bonne foi, les années de la guerre et ce qui s'en est suivi lui apportent une complète justification. Mais il pousse son argumentation plus avant et l'applique à la situation nouvelle et bien plus terrible dans laquelle sept années de débauches d'illusions nous ont jetés. Il commence par montrer tranquillement combien le monde est bien plus interdépendant qu'avant. Pour notre pain quotidien, nous constatons notre dépendance à l'égard des autres. Et les procédés par lesquels nous l'obtenons ont été détruits par la guerre ou détraqués par la politique des gouvernements vainqueurs. Un grand changement de l'après-guerre, c'est que le commerce n'est plus une affaire privée. Le socialisme de guerre adopté pour assurer le ravitaillement en temps de guerre s'est continué après la guerre, pour assurer aux vainqueurs vengeance et matière première, à leurs nationaux charbon et vivres. Les gouvernements des nations vaincues ne peuvent se procurer les produits les plus élémentaires pour leurs peuples. Ainsi, les vieux chaînons économiques sont brisés. D'abord, les vaincus sont affamés, puis, le commerce déserte les vainqueurs. La principale intention de M. Norman Angell c'est de montrer que seule une conception complètement nouvelle des relations internationales peut modifier le chaos économique. Celui-ci ne provient pas de principes économiques, mais de leur mépris par suite des obsessions, de l'ignorance, des violences du patriotisme et du nationalisme. La coopération internationale est l'élément essentiel de la prospérité, mais la coopération internationale est incompatible avec le nationalisme tel qu'il se manifeste dans une Europe balkanisée menée par l'égoïsme dominateur de l'impérialisme français et anglais. Comme il l'a fait déjà, M. Angell se sert de son admirable analogie avec les guerres religieuses de la Réforme, alors que le monde n'avait pas de chance d'échapper aux horreurs de la violence religieuse tant que l'éclat d'esprit de la masse des hommes ne serait pas changé et que les émotions qui réclament la conformité de religion ne se mueraient pas en tolérance, parce que c'est par la tolérance seule qu'on peut préserver les vies.

"La Réforme politique se produira en Europe par la mise en question de toute la philosophie du patriotisme, de la moralité ou de la validité, en termes de bonheur humain, d'un principe tel que "my country, right or wrong"; en se demandant si un peuple bénéficie réellement de l'extension des frontières d'un Etat; si "la grandeur dans une nation importe particulièrement... si nous ne devons pas loyauté à autre chose qu'à l'Etat; si dans nos revendications de souveraineté nationale nous n'ignorons pas une obligation internationale sans laquelle les nations ne peuvent avoir ni sécurité ni liberté; si nous ne devons pas refuser de tuer ou de mutiler un homme simplement parce que nous différons d'opinion avec lui en politique".

* * *

Du correspondant londonnien du *Journal des Débats* cet intéressant article sur les conversations anglo-américaines qui ont précédé la convocation de la Conférence de Washington:

"Il est certain que l'invitation américaine a été grandement facilitée par la conversation que le roi George eut au bal de Buckingham avec l'ambassadeur américain. Cet entretien a remis les choses au point. Il y avait eu en effet une petite difficulté due à ce que le Cabinet du premier ministre et le Foreign Office ne disent pas toujours la même chose dans les mêmes termes et que certaine déclaration de M. Lloyd George au Parlement, conçue en langage non diplomatique aurait éveillé des susceptibilités ou des doutes à Washington. Washington estimait en effet qu'il n'avait pas à répondre à une question qu'on ne lui avait pas adressée. Mais il y eut entre Londres et Washington des échanges de vues officieux d'où il était facile à quelqu'un non accoutumé aux subtilités diplomatiques de conclure qu'on allait répondre à quelque chose, ce qui était vrai dans le fond mais inexact dans la forme. La bévue très excusable d'ailleurs de M. Lloyd George, qui n'est pas diplomate, a été réparée. Et il est bien convenu que les Etats-Unis ne répondent à rien, mais font une démarche de leur propre initiative en invitant l'Angleterre, la France, le Japon et la Chine à une conférence.

Et cela, bien entendu, a été précédé de conversations, de sondages et de toutes les formalités habituelles. Mais cela ne doit pas être mentionné, pas plus d'ailleurs qu'il ne serait permis de dire dans quelle mesure l'attitude des Dominions a influé sur les décisions du gouvernement britannique. On a peut-être exagéré cette influence, car pour tous ceux qui connaissent les dessous de la politique extérieure britannique, il a été joué pendant la Conférence impériale et même avant, une comédie politico-diplomatique dont le dénouement ne pouvait faire aucun doute pour ceux qui n'oublient pas que pour les hommes d'Etat britanniques, *la crainte de l'Amérique est le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga de la sagesse politique, non seulement en Asie et au Pacifique, mais en Europe et partout; en Chine comme en Russie, en Mésopotamie comme aux Antipodes.* On n'a pas toujours présente à l'esprit cette règle invariable de la politique britannique qui explique bien des choses et en fait prévoir bien d'autres."

* * *

Les Anglo-Saxons qui voulaient faire de l'anglais l'unique langue officielle à la Conférence de Washington regardent la France comme quantité négligeable. Pourtant la France est résolue à se faire reconnaître comme puissance asiatique au même titre que le Japon et la Grande-Bretagne. C'est ce que le correspondant londonnien du *Journal des Débats* indique en signalant les sentiments britanniques à l'égard de sa patrie:

Londres, le 19 juillet.—Les journaux hebdomadaires se sont particulièrement préoccupés cette semaine de la Conférence de Washington. De leurs articles se dégagent deux points qui sont tout d'abord que M. Lloyd George ferait bien de ne pas aller à Washington; ensuite que les organes des diverses opinions britanniques donnent avec une unanimité remarquable des doutes et des appréhensions sur l'influence de la politique française sur les délibérations de Washington.

Unionistes, libéraux, indépendants, socialistes, tous disent à peu près la même chose: et cela est à noter et à retenir ne fût-ce que pour faire revenir l'opinion britannique sur certaines idées qu'elle se fait des objets et des ambitions de la politique française. La franchise même avec laquelle parlent les journaux anglais, loin de paraître blessante, doit être considérée comme une marque de la liberté d'allure et de parole que l'on peut se permettre entre amis, et autorise une franchise égale de notre part. C'est le meilleur moyen d'éviter plus tard des malentendus.

Incontestablement un premier point saute aux yeux: c'est que l'opinion publique anglaise et même beaucoup de journaux anglais ne savent pas ou oublient que la France est elle aussi puissance asiatique et possède en Extrême-Orient un assez beau domaine colonial. La Cochinchine, le Cambodge, l'Annam, le Tonkin ne sont certainement pas des quantités négligeables, et l'on pourrait, sans les blesser, recommander à nos amis Anglais de suivre le conseil que leur donnait lord Salisbury et de se servir de cartes à grande échelle.

C'est probablement à cet oubli que l'on doit l'étonnement et même un peu la jalousie que semble produire ici sur beaucoup d'esprits l'invitation adressée à la France de prendre part à la discussion de la situation du Pacifique. L'Angleterre, l'Amérique et le Japon seuls peuvent régler l'avenir du Pacifique.

Il ne faudrait pas laisser l'opinion publique autorisée sous cette impression inexacte que les articles des journaux tendent à accentuer. Les Anglais semblent toujours croire qu'ils sont seuls à posséder des colonies et des dépendances, comme ils disent.

Il y a une quinzaine d'années, dans un club de Londres, un membre du Parlement regardait une grande carte d'Afrique où étaient indiquées les possessions anglaises et françaises; il échangeait quelques propos avec un Français de ses amis et tout à coup il s'écria en enveloppant d'un geste les possessions françaises: "Comment! nous vous avons donné tout cela?"

Le Français partit d'un fou rire. L'Anglais, un moment surpris, regarda son compagnon, puis se mit à sourire en disant: "C'est vrai, au fait; cela ne nous appartenait pas et nous n'avions rien à vous donner".

Aujourd'hui, c'est la même chose, les Anglais ne savent pas ou oublient. Il n'y a qu'à leur rappeler l'Indo-Chine, et ils comprendront gaiement, comme le membre du Parlement en question, que la France a quelques droits en Extrême-Orient.

Il est peut-être plus difficile de calmer leurs appréhensions et leur confiance à l'endroit de la politique française et de l'influence — par bonne mesure — qu'elle fournit envers la conférence.

Ecoutez une revue hebdomadaire libérale:

Une idée très pernicieuse commence à être préconisée à Paris, le centre du militarisme mondial d'aujourd'hui, comme on considérait que l'était Berlin avant la guerre. C'est qu'il faut que la Conférence de Washington désarme la Russie comme Versailles a désarmé l'Allemagne. Nous croyons pouvoir prédire que rien ne sera fait quant aux armements militaires.

Et plus loin:

La composition de la Conférence même indique d'avance que nous sommes encore dans l'atmosphère de Versailles. Pourquoi exclure l'Allemagne et la Russie?..

Les unionistes sont-ils d'un avis différent? Non.

Leur organe principal s'exprime ainsi:

"Cela étant, tout ce que nous avons à dire, c'est d'exprimer le ferme espoir que le président (Harding), dans la noble tâche qu'il a devant lui, saura éviter les rancunes et les folies, les insanités et les tortuosités de la Conférence de Paris, et ces nouvelles méthodes de diplomatie inerte et décadente qui fermente et fleurit dans le milieu étouffant du Paris officiel, ce fumier grouillant de la bureaucratie et de la diplomatie, de la politique et de la finance."

Ernest JUSTEL

## Parler avec son larynx...

Que la science a fait du progrès depuis Molière !

Le professeur du *Bourgeois gentilhomme* enseignait à son élève l'art de la diction, par la façon de conformer ses lèvres:

— O, O, répétait-il, la bouche s'arrondit.

Que ceci paraît simpliste, de nos jours. Sachez en effet que pour prononcer la voyelle O, ou la voyelle A, votre glotte prend la forme d'un triangle, très exactement.

Notre confrère Henri Frossard nous l'apprenait, dans une de ses causeries du samedi, 16, rue de la Sorbonne. Henri Frossard a consacré de longues études à la science de la parole. Il a disséqué notre larynx ; il dissèque chaque syllabe des mots qui tombent dans ses oreilles. Ne vous taisez pas devant lui si ce n'est pour l'écouter, car M. Henri Frossard est fort intéressant à entendre. A l'ouïr nous avons appris: que la parole est le résultat du cisaillement de l'air dans notre larynx.

Ceci vous le saviez sans doute ; mais ce que vous ignorez vraisemblablement, c'est que la bouche et la langue, que nous croyons des organes indispensables à la parole, ne sont en réalité que des accessoires secondaires.

M. Frossard nous contait, hier, cette histoire: "Un savetier dégoûté de la vie — M. Frossard ne nous dit pas si c'est d'avoir thésaurisé— s'ouvrit la *gorge avec son tranchet*. Le larynx sectionné pendait hors de la gorge du malheureux quand le médecin appelé en hâte, arriva pour le soigner. Il vivait raisonnons, mieux, il parlait !

"Sa voix était sourde, certes, mais compréhensible."

—Ce que prouve ceci, conclut très logiquement M. Frossard, c'est que la bouche n'est pas indispensable pour parler.

"La bouche n'est qu'un résonateur... tout comme un tambour, ajoute M. Frossard, qui s'excusant auprès des dames qui l'écoutent, des cantatrices, pour la plupart, s'en va omparer leurs joues à la peau d'âne des tambours: plus la peau est tendue, plus le tambour résonne. Pour vous faire entendre distinctement et sans fatigue, mesdames, et aussi messieurs, tendez vous joues."

Et tout ceci est très scientifiquement démontré.

## M. Plume, orateur

Pour un fameux diner, ce fut un fameux diner que celui qu'on fit le jour du mariage de la jeune Cloche. Il faut l'avouer, Mme Cloche avait bien fait les choses. On s'était mis à la table à midi, et à cinq heures tout le monde tenait encore.

Il y avait là des gens fort distingués — qui d'ailleurs ne se distinguaient pas des autres — par exemple M. Plume, celui qui obtint sept voix aux élections municipales.

— Vous devriez nous faire un petit discours de circonstance, suggéra M. Cloche à M. Plume, en embrassant d'un regard attendri sa fille et son gendre.

M. Plume se fit prier un peu comme il est d'usage. "Il est certain, avoua-t-il "modestement, que nous "autres, dans la politique, nous "avons une certaine habitude de la "parole," et se levant, il commença ainsi:

— Chers petits tourtereaux... hum !... c'est avec.... hum .... Je suis très...

Pour la première fois de sa vie peut-être, les mots ne venaient pas, M.Plume bafouilla !....

Mais il ne perdit pas la tête pour si peu et après avoir toussé avec beaucoup d'à propos, il s'excusa:

— Pardonnez-moi, vous me prenez un peu au dépourvu, j'étais si loin de m'attendre à l'honneur que vous voulez bien me faire en me demandant de parler... je n'avais pas préparé... d'ailleurs ce n'est rien...

Et tirant une feuille de papier de sa poche, il lut un petit compliment charmant.

— Vous direz tout ce que vous voudrez, dit-il quelques instants après à M. Masuchette, mais un homme d'esprit qui a du sang-froid se tire toujours avec honneur des circonstances les plus embarrassantes !

## La Revue Hebdomadaire

SOMMAIRE DU NUMERO DU 30 JUILLET:

Camille Mauclair. — Antoine Watteau. Sa vie, son art, son âme. (à propos de son bicentenaire).

Louis Batifol. — La véritable figure du cardinal de Richelieu.

Edmond Locard. — Edgard Poe détective.

Antoine .— Mes Souvenirs sur le Théâtre-Libre (X).

Martial-Piéchaud. — La Dernière auberge (V).

Robert Vallery-Radot. Le Machinisme ou la liturgie du progrès.

CHRONIQUES ET DOCUMENTS

Louis Latzarus: Chronique parisienne. Variations sur le faux-col. — Edmond Jaloux: La Vie littéraire. Le grand prix du roman. M. Pierre Villetard. — Comte Clary : Les prochains jeux olympiques en France. — Jean d'Elbée : Les revues françaises. Les cohésions humaines.

M. Gompers prétend que le gouverneur général n'a pas plus d'autorité au Canada qu'une oie en matière de latitudes et de longitudes. C'est aussi faux par le fond qu'irrespectueux dans la forme. Lord Grey et ses successeurs ont exercé au profit de l'impérialisme une autre influence que celle d'une oie, fût-elle de la "haute" et frottée de culture exotiste, ma chère.

* * *

Le "Wall Street Journal" dit à propos de la conférence sur le désarmement qu'on ne peut pas se fier à la parole de Lloyd George. Les Irlandais en savent quelque chose et sont sur leurs gardes.

## La nouvelle-née

La maman de Jacques vient de lui acheter une petite soeur, Paulette. On emmène Jacques pour la première fois dans la chambre de la nouvelle-née.

Elle est éveillée, et suce son biberon, très sagement dans son berceau. Jacques l'examine attentivement; et quand il l'a quittée, il va dans la chambre de sa maman qui lui demande si sa petite soeur lui plaît.

Jacques baisse les yeux, et répond avec un air un peu gêné.

— Comment, s'étonne la maman, tu ne la trouves pas plus gentille que ça?

—Ma pauvre maman, j'aime te le dire tout de suite, si tu ne t'en es pas encore aperçue...

—Qu'y a-t-il donc, interroge la maman effrayée...

—Paulette n'a rien dans la bouche.

—Comment cela... rien dans la bouche?

—...Enfin à ta place, je l'aurais achetée avec des dents...

## Le bon valet

Le domestique de Fontenelle disait de lui:

—Cet homme-là est si froid, si serré, qu'il n'ouvre jamais la bouche. Si je ne lisais pas ses lettres avant lui, je ne saurais jamais un mot de ses affaires.

## Un grand festival

**MONTREAL-EST AURA SA TOMBOLA DU 22 AU 28 AOUT.**

La ville de Montréal-Est sera en fête, à partir de lundi soir, alors que M. le curé Josaphat Verner et le Maire Versailles ouvriront officiellement le grand festival qui durera toute la semaine. Ces fêtes sont données pour venir en aide à l'Eglise de St-Octave de Montréal-Est. Les quelques notes qui suivront seront intéressantes, vu qu'elles vont fournir quelques notes biographiques dignes d'être conservées.

La ville de Montréal-Est fut fondée et incorporée le 4 Juin 1910, voilà plus de 11 ans ; quelques années plus tard, le 1er juillet 1912, le secrétaire provincial érigeait la commission scolaire et nommait les commissaires d'écoles pour la municipalité de la ville de Montréal-Est, Comté de Laval. Le 12 septembre 1913, les citoyens décident avec l'approbation de l'ordinaire, la construction d'une église catholique. Au mois d'octobre 1913, eut lieu la bénédiction de la première pierre ; quelques années plus tard une cloche fut donnée par M. Joseph Versailles, et Monseigneur l'archevêque de Montréal bénissait cette 1ère cloche de l'Eglise. Mais Montréal-Est continuait toujours à être une desserte de la Pointe-aux-Trembles. Le 5 octobre 1919 Montréal-Est était érigée en paroisse sous le vocable de saint-Octave de Montréal-Est. En octobre 1920, M. Josaphat Verner, ancien cure de Carillon, en était nommé 1er curé.

Suit le programme des fêtes commençant lundi soir, le 22 août à 7 heures. L'entrée est absolument libre. La Tombola sera tenue à Montréal-Est, situé entre le quartier Mercier et la ville de Pointe-aux-Trembles. Les kiosques sont erigés sur le terrain de la Commission scolaire, à l'école Richard, face à l'hôtel de ville, 5430, rue Notre-Dame-Est.

LUNDI LE 22 AOUT:

Patronage: La Ligue de l'Action Française, et le maire Joseph Versailles.

Ouverture: Orchestre Lévesque. Bienvenue par M. le curé Josaphat Verner et Son Honneur le maire Joseph Versailles. Chant: MM. H.-A. Normandin et Armand Gauthier. Allocution, Dr Joseph Gauvreau, Vice-président de la Ligue d'Action Française. Poids et haltères, par M. Wilfrid Cabana. Fanfare, harmonie de Montréal. Directeur M. Edmond Hardy. Tirage des prix et objets.

MARDI, 23 AOUT:

Patronage de M. J.-O. Renaud, député. Choeur: chorale de Saint-Octave de Montréal-Est. Chant: M. Armand Gauthier. Orchestre Lévesque. Discours de M. J.-O. Renaud, député de Laval. Quatuor Jazz de l'hôtel Touriste, à Montréal-Est. Tirage des prix et objets.

MERCREDI, 24 AOUT.

Patronage: La ligue des automobilistes de Montreal, "Montreal Motorists League." Orchestre Lévesque. Courses en autos ; courses de lenteur, courses de vitesse, course d'agilité, course aux patates. Souque à la corde. Baiancoire. Célèbre tour d'automobile par M. Wilfrid Cabana. Distribution des prix. Goûter. Tirage des priq et objets.

JEUDI, 25 AOUT:

Patronage: Succursale Verner: Artisans Canadiens-français, représenté par M. Napoléon Deschamps, 1er vice-président général.

Choeur: Soirées de Québec. Chorale.

Chant: M. H.-A. Normandin: Orchestre Lévesque. Discours par M. Napoléon Deschamps. Morceaux choisis par la fanfare de l'Immaculée Conception, directeur: M. Napoléon Cossky. Tirage des prix et objets.

VENDREDI, 26 AOUT:

Patronage: Honorable Athanase David, secrétaire provincial de Québec. Musique par la fanfare de Terrebonne, directeur: M. Roméo Tanguay. Chant par M. H.-A. Normandin. Orchestre Lévesque. Discours par l'honorable Ahanase David. Fanfare de Terrebonne. Tirage des prix et objets.

SAMEDI, 27 AOUT, A 3 HEURES P. M.

Patronage: Monsieur le curé Josapnat Verner. Après-midi des enfants. Courses de vitesse, aux patates, aux pompes, en sacs. Sauts en longueur, en largeur, en hauteur. Souque à la corde. Parade militaire. Distribution des prix.

SAMEDI, 27 AOUT, A 7 HEURES P. M.

Patronage: Honorable M. Napoléon Séguin, ministre provincial. Fanfare de Terrebonne. Artistes dramatiques:: MM. Gustave Scheller, et Elzéar Hamel. Chant: MM. Armand Gauthier et H.-A. Normandin. Orchestre Lévesque. Discours de l'Honorable Napoléon Séguin. Fanfare Terrebonne. Tirage des prix et objets.

DIMANCHE, 28 AOUT, A 3 HEURES P. M.

Patronage: Monsieur le curé Josapnat Verner. Orchestre Lévesque; chant et musique. Allocution. Encan général. Tirage des prix et objets. Intermède.

A 8 HEURES P. M. A L'EGLISE DE MONTREAL-EST:

rue Dorchester. Concert sacré, donné par des artistes de Montréal: MM. Germain Lefebvre, H.-A. Normandin, Armand Gauthier, Paul Valade. Directeur: M. J.-A. Valiquette.

A 9 HEURES 30 P. M.

Tombola: Orchestre Lévesque. Chant et choeur, tirage des gros lots de la Tombola. Encan des derniers objets. Distribution des prix. Remerciements de M. le curé Verner. DIEU SAUVE LE ROI. O CANADA.

## *La presse catholique et nationale*

Le directeur du *Devoir* a pris la campagne en faveur du *Devoir* et des autres journaux voués à la défense des intérêts religieux et sociaux des Canadiens français.

Tous ceux qui veulent participer efficacement à cette oeuvre doivent:

1o Organiser ou faire organiser des séries de conférences *par région* ;

2o Lire et faire lire la brochure *La presse catholique et nationale* ; c'est un véritable catéchisme des oeuvres de presse. (Prix, *franco*, 38 sous l'exemplaire, $3.50 la douzaine.)

3o Répandre les brochures de propagande publiées à l'occasion du dixième anniversaire du *Devoir*. (Voir l'annonce spéciale, fréquemment publiée. Pour la propagande, conditions spéciales).

Pour les conférences, s'adresser directement à M. Bourassa.

Pour les brochures, au *Devoir*, service de librairie.

## Trois bouteilles de Tanlac ne firent pas grand bien à Madame Roussin

"MAIS JE CONTINUAI A EN PRENDRE, DIT-ELLE, ET MAINTENANT JE SUIS HEUREUSE ET BIEN PORTANTE."

"Mes maux étaient certainement profondément enracinés dans mon organisme, car je pris trois bouteilles de Tanlac sans en ressentir beaucoup de bien. Mais me fiant à sa réputation, je continuai à en prendre et j'en suis ravie, car aujourd'hui je suis de nouveau en parfaite santé." Ainsi s'exprimait récemment Madame Gertrude Roussin, 18, rue Perreault, à Montréal, (P.Q.)

"Depuis le moment où j'eus la grippe espagnole et jusqu'au moment où je commençai à prendre du Tanlac, c'est-à-dire, il y a deux ans, je fus dans un terrible état de dépression générale. J'avais si peu d'appétit que je n'avais aucun désir de manger. Parfois je ne pouvais même supporter les odeurs de cuisine. Mes aliments me donnaient de tels maux d'estomac que je pensais parfois en devenir folle. La nuit, je passais souvent des heures sans pouvoir fermer l'oeil une minute. Mes nerfs étaient à ce point détraqués que le moindre bruit inattendu me mettait dans tous les états.

"Comme rien ne me procurait le moindre soulagement, je me décidai à prendre du Tanlac. Maintenant mon appétit est superbe. Je mange de tout ce que je veux sans en souffrir par la suite. Tout ce que je mange me réussit parfaitement. Mes nerfs sont revenus à leur état normal et ne me causent plus d'ennuis. Je dors comme une enfant. J'ai engraissé de plusieurs livres et je me sens devenue une toute autre personne. Je ne saurais dire du Tanlac tout le bien que j'en pense et qu'il mérite."

Le Tanlac est en vente partout dans les meilleures pharmacies.

*Coupon graphologique*

## Esquisse graphologique de JEAN DESHAYES,

— AU —

## "NATIONALISTE"

***21 AOUT 1921*** — ***Bon pour un mois***

**Un coupon valable et 25 sous en timbres-poste doivent accompagner chaque envoi.**

**Tout manuscrit doit être à l'encre, sur papier non-ravé. Ne pas envoyer de copie.**

**Adressez: Jean Deshayes, le "Nationaliste", Montréal.**


# LISEZ-VOUS "LE DEVOIR"?

¶ **Alors vous savez que c'est un journal indépendant au sens entier du mot. Aucun parti politique, aucune coterie financière n'y fait la pluie et le beau temps.**

¶ **Il dit ce qu'il sait. Il sait ce qu'il dit. Il lutte pour libérer les esprits de la domination des partis. Il traite tout ce dont il parle du point de vue catholique, canadien et canadien-français.**

¶ **Si vous ne le lisez pas habituellement, vous avez tort.**

¶ **Il ne fait ni sensation, ni jaunisme. Il se respecte et respecte ses lecteurs. Il ne publie que de l'information contrôlée. Ses comptes-rendus, ses chroniques politiques, ses articles de fond, ses pages féminines et littéraires sont d'une rédaction honnête et soignée.**

**Le DEVOIR est d'abord et avant tout un quotidien catholique et canadien-français.**

**Directeur: HENRI BOURASSA**

**TROIS SOUS LE NUMERO**

**ABONNEMENTS PAR LA POSTE**
**Canada, $6 par an.**
**Etats-Unis et union postale, $8.**
**Montréal et banlieue, $10.**

# LISEZ "LE DEVOIR"

**On s'abonne à 43, rue Saint-Vincent, Montréal.**

# Pour vous, Mesdames

## "REMINISCENCE"

A ma Mère.

*Le soir, quand ton travail, ma Mère, était fini;*
*A l'heure où l'oiselet gazouilleur vole au nid;*
*Pendant qu'un feu de cèdre étincelait dans l'âtre,*
*J'allais prier devant une Vierge de plâtre.*

*Un parfum de gâtau, de vanille, d'anis,*
*Flottait dans la cuisine aux murs bas et jaunis.*
*Ton coeur qui comprend bien l'enfant tendre et folâtre,*
*Tous les soirs reprenait la tâche opiniâtre.*

*C'est ainsi, près de toi, que j'appris en latin*
*L'Angelus, le Pater et toutes mes prières,*
*Le récit émouvant du "bon Samaritain",*

*Tout l'Ancien Testament qu'illustrent les verrières...*
*"Ma Mère, quand, ému, je songe à notre toit,*
*"Je me dis qu'il n'est pas de mère comme TOI."*

*Charles BOISSONNAULT.*

Séminaire de Sherbrooke, 18 juin 1921.

## LA GRAPHOLOGIE AU NATIONALISTE

MIDDY. — Il a un côté pratique qui fait heureusement contrepoids à l'ardeur d'une nature impressionnable et un peu absolue. La bonté, la tendresse et la capacité de se dévouer sont bien marquées avec de la sincérité et de la discrétion. La volonté est active, autoritaire, plus ardente que persévérante. Il a du courage et de l'ambition. Gai, impulsif, animé. L'humeur est inégale, et il sait être tour à tour aimable ou désagréable.

Je le crois enthousiaste et changeant, quoiqu'il apporte de la ténacité en certaines choses.

LIBELLULE. — L'esprit est fin, léger, original, cultivé et cependant peu sérieux, peu porté à approfondir les choses, aussi le jugement n'est pas très sûr. Elle est très sensible, tendre et capable de passion. Je trouve de la jalousie dans ses affections, — toutes— et une faciilté extrême à être aveuglée et prejugée dans les questions de sentiment qui la touchent de près. Pour les autres elle juge sainement et elle peut donner de bons conseils.

Etrange mélange de bonté et d'égoïsme, et par suite, les plus grandes contradictions dans sa conduite suivant l'esprit qui la pousse. Le dévouement possible ne s'exerce jamais longtemps, elle n'a pas de persévérance et l'effort lui répugne.

A l'activité vive succèdent des crises de nonchalance et même de paresse où elle se plait.

La volonté est faible, capricieuse, avec des accès de violence inattendues. C'est une femme qui doit faire des scènes et des crises de larmes, et qui finit par faire tout ce que veulent les plus volontaires qu'elle.

Habitude de dissimulation profonde: peu de personnes ont pénétré dans son intimité: elle est cachée, et elle ne recule pas devant le mensonge quand elle le juge prudent. Toutes les possibilités bonnes et mauvaises.

LUCILE. — Sensée, pratique, mais impressionnable et un peu nerveuse et sujette à "changer d'idées" assez souvent. Elle s'enthousiasme et se jette avec ardeur dans une entreprise qui l'excède quand elle y rencontre des difficultés imprévues. Mais elle est courageuse et elle sait combattre ses impressions. La volonté est ardente et forte: elle est portée à contredire facilement et elle discute vivement et en y mettant plus d'entêtement et de raideur qu'il n'est bon pour réussir à convaincre.

Simple et naturelle, délicate, bonne et tendre mais très réservée, elle est dévouée, mais je le répète, nerveuse, peut-être pas très forte, et quand elle est fatiguée, elle est agitée et irritable.

Droite, sincère et profondément bonne. Sensibilité facilement meurtrie.

**Jean DESHAYES.**

## La Revue des Revues de la Mode

Il y a des époques dans la mode où une distinction très nette se fait entre la toilette des jeunes et celles des moins jeunes; où les jeunes filles portent des couleurs plus douces, plus claires, des formes de robes plus simples que les femmes mariées. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Il n'y a plus de teintes pour jeunes filles: on peut même dire qu'il n'y en a plus pour enfants. Toutes les couleurs sont pour toutes. Un bébé sera vêtu de violet... évêque, aussi bien que de jaune citron: deux teintes réservées jadis à nos grand'mères. Et le mauve, qui était la couleur claire de ces dernières, est aussi bien attribué à tous les âges.

De même les formes de robes les plus droites, les plus simples: robes chemises, tablier, fourreau, étant celles à la mode, il est impossible d'en imaginer de plus "appropriées" à la jeunesse.

Quels sont, d'abord, les tissus actuels?

Il y en a un pour la confection du costume tailleur qui gardera cet été le pas sur tous les autres: c'est le fil-à-fil *gris*. Après lui viendront serges et gabardines marine. C'est aussi l'avis de *Fémina*:

Le bleu marine, pour le tailleur ou pour la petite robe, domine, ainsi que ce tissu toujours nouveau: la serge. Le kasha, les lainages quadrillés ou rayés font surtout les tailleurs. Les voiles légers, les shantungs imprimés, l'organdi dans tous ses coloris, uni ou imprimé, le foulard à larges dessins, le taffetas, les crêpes de Chine, les crêpes Madeleine, les crêpes Marie-Louise, la mousseline cirée si nouvelle composent par excellence les robes jeunes.

Le tailleur, chez la toute jeune fille comme chez celle qui a dépassé vingt ans, est d'une grande variété de forme, et, en somme, ne se différencie que très peu de celui des femmes. Pour les paletots droits, on emploie surtout les tissus unis, tandis que la jupe est composée d'une étoffe fantaisie, quadrillée ou rayée; elle est d'ailleurs très souvent toute plissée et rien n'égale alors la fraicheur de ce tailleur.

Sous ces paletots vagues, c'est très souvent la robe faite de deux tissus qui a le plus de succès. La jupe est alors en tissu uni, tandis que le haut est en voile, ou en foulard imprimé. D'autres fois, sous les jaquettes, la blouse en linon ou en organdi blanc ou de couleur, aux manches courtes, formant une large ceinture droite, est posée sur la jupe. Quand les paletots sont en tissu uni, on les orne de grosses piqûres ou de galons cirés, qui sont une garniture toujours nouvelle et très jeune.

Les petites robes de serge pour jeunes filles sont le numéro le plus essentiel de leur garde-robe. On les garnit d'organdi, et la toilette ainsi composée est d'une grande fraicheur.

Organdi, mousseline cirée, tulles et voiles ne feront pas seulement des robes pour jeunes filles, mais pour toutes.

Le *Journal* dit à cet égard:

Toute la collection des organdis est adoptée. On recherche aussi les voiles de coton brodés de laine de couleur, les passementeries bulgares, les galons japonais. Et le ruban souple se joue sur presque toutes les robes: on le chiffonne en ceinture, on le fronce en cocarde, on le fait courir en guirlande sur les jupes très amples qui dissimulent de ravissants dessous de linon de couleur très volantés de dentelle du même ton.

Faut-il ajouter que les jeunes filles, elles aussi, portent la robe noire? *Femina* dit encore:

Le tissu d'argent fait aussi des toilettes de jeunes filles. La robe est beaucoup moins monotone lorsqu'elle est coupée d'une ceinture en tissu de teinte différente ou en roses de mousseline de soie ou de taffetas.

Fil-à-fil et serge pour les costumes tailleur, organdi, mousseline, tulles, voiles et dentelles pour les robes légères et estivales, n'y a-t-il pas d'autres tissus qui composent nos robes de fond? Oui, ce seront le satin noir et le crêpe de Chine ou marocain noir. C'est-à-dire la robe noire. Car, il faut bien retenir ceci: la robe de soie noire pour la femme est la Robe. Nous disons "la Robe" parce que, cette année, nulle ne peut s'en passer. Avec un costume tailleur gros bleu et une robe de soie noire, une femme pourrait presque se passer d'autres robes. Elle y ajouterait une petite robe de voile que sa garde-robe serait complète.

Nous connaissons une jeune femme très fortunée et élégante qui n'a que... *sept* robes noires:

Une en crêpe de Chine;
Une en satin et tulle noir;
Une satin noir et tulle de chenille tête de nègre;
Une en satin noir toute unie, coupée à la taille par une large flèche de diamant — bijou très actuel;
Une en panne noire, ceinturée d'une guirlande de taffetas rose-capucine;
Une en velours noir dont la taille est allongée et marquée par un large galon ciré;
Enfin, un tailleur noir brodé de gris.

C'est une gageure et je crois bien qu'avec ces six toilettes noires, j'en aurais choisi une de couleur. Mais c'est ainsi...

Un autre trait de la mode de 1921 est la taille basse. On la voit de plus en plus basse. Il faut que la femme ne présente de face, de côté, ou de dos *aucune* courbe. La poitrine est plate. Les hanches sont dissimilées: c'est vraiment la gaine, dans sa rigidité. Ici, encore, enfants, jeunes filles et femmes subissent la même loi.

Une gracieuse fantaisie vient heureusement atténuer la platitude de nos formes: c'est la ceinture.

La ceinture la plus vue actuellement sur une robe en soie de ton vif, vert, "corail", etc., est le large galon d'argent qui entoure la taille et vient se nouer de côté en larges coques. Le jour, même pour aller danser, cette ceinture sera portée sur les robes claires ou sombres, sur les robes de taffetas noir ou de satin noir. Elles sont d'une élégance qui reste toujours sobre, quelle que soit la largeur du galon.

Sur les robes de tulle ou de dentelle, sur celles de crêpe Georgette ou de Marocain, rien ne pourrait remplacer la ceinture de fleurs. Elle cercle souvent la taille, parfois aussi elle n'est placée que devant, d'une hanche à l'autre; sur les robes claires, on pose des fleurs mêlées de plusieurs tons ou du raisin givré d'argent. Il y a une grande tendance à unir le noir au bleu, ces deux couleurs sont riches, sobres, faciles à porter. Une robe de dentelle noire brodée de bleu aura, comme garniture, une ceinture de fleurs bleues. Le "bleu roi" est préféré à tous les autres.

D'autre part, si la gaine nous allonge et si les ceintures avec toute leur fantaisie rompent la monotonie de cette ligne droite, une autre tendance va entrer en lutte, avec cette gaine et cette tigne, c'est celle de l'ampleur. Magda, dans l'*Intransigeant*, la prédit depuis longtemps:

Nous allons de plus en plus vers les robes très amples. Mais c'est surtout le dessus qui montre de la largeur, le fond reste étroit, plus long, pour dépasser un peu. La même idée se remarque le soir. Une toilette de faille laissera voir un volant de dentelle d'argent brodé de fleurs. On dirait que l'on perd son jupon, un jupon riche et de la plus grande finesse à travers lequel se dessinent les jambes.

La place nous manque pour parler des fantaisies qui illustreront ces robes; des gants, des ombrelles, des chaussures, des sacs qui achèveront l'ensemble; des chapeaux estivals qui sont sortis des champs de course et qui commanderont toutes les formes de l'automne et de l'hiver prochains. Ces différents objets, copiés les uns sur les autres, pour tous les âges, font, nous le répétons une mode qui se rétrécit de plus en plus et s'uniformise à ce point que si les faiseurs n'y mettent un frein il n'y aura dans l'avenir à peu près qu'un fissu, qu'une façon, qu'un ornement et ceux qui ne les adopteront pas seront déclarés suspects, c'est-à-dire hors la loi de la *Mode*.

G. d'A.

*(La Revue de la Semaine)*

*CONTE DU DIMANCHE*

## LA GRAND'MÈRE

Une vieille dame, qui leur était d'ailleurs insupportable, avait dit à Lucien et à Simone: "Connaissez-vous Verrelouilles? Un endroit idéal pour des jeunes mariés comme vous. Un nid dans la verdure. Pas de Parisiens. Pas de gens connus. Pas d'hôtel, mais une sorte de pension de famille où l'on n'est, paraît-il, admis qu'après avoir montré patte blanche, et qui est tenue par des gens fort bien. Villa des Glycines. Voir M. Jity, en le prévenant car les chambres sont prises d'assaut."

Lucien et Simone optèrent donc pour Verrelouilles. Buffon a remarqué: "On consulte quelquefois les gens instruits et l'on se détermine toujours par l'avis des ignorants". Au surplus, le choix d'une villégiature avait failli provoquer leur premier désaccord, la famille de Simone préconisant la mer, celle de Lucien penchant pour la montagne. Ce fut Verrelouilles qui l'emporta. Après trois heures d'express, une heure de train omnibus et une heure de patache, ils arrivèrent. Le pays, où subsistaient encore quelques arbres parmi des cheminées d'usine, avait, au crépuscule, cette mélancolie que l'on remarque à certaines heures chez les négociants qui ont été poètes dans leur jeunesse. La patache s'arrêta devant l'entrée de service d'une villa à trois étages. Une fille de cuisine lavait des assiettes dans un baquet, tandis qu'un jeune chien jouait à déchirer un pantalon de femme qu'il venait de décrocher d'un étendoir.

—Monsieur! Du monde! s'écria la fille de cuisine.

Et M. Jity parut. Il portait un panama, une chemise molle, un pantalon de toile et d'agréables pantoufles. Son visage était rond et réjoui comme ces visages qui se reflètent dans des boules de verre. Il était à lui seul tout l'été et toute la banlieue.

—Excusez-moi, dit-il, si j'ai fait arrêter la voiture devant l'entrée de service et si je vous reçois dans ma cour. Je n'ai pu m'expliquer par lettre. Vous allez comprendre: Je ne suis pas un hôtelier ordinaire. J'avais commencé mes études de médecine, mais je ne pouvais supporter la vue du sang. Je me suis établi courtier en bonbons fins. Cela marchait, quand je fus assez malheureux pour rencontrer un ignoble individu qui me proposa un commerce d'oranges en gros et de marbres artistiques. Je fus roulé. Tout cela n'aurait aucune importance: je suis célibataire et je n'ai pas de besoins... Mais je vis avec ma grand'mère, Mme Castrousseaux, veuve de l'illustre explorateur géographe, dont vous avez peut-être entendu parler.

La villa que voici est la propriété des Castrousseaux depuis un siècle. Ma grand'mère a de l'orgueil: elle est née Coivisse. Lui avouer: "Bonne-maman, je suis ruiné," équivalait à l'assassiner. Elle ne vit que de fierté. D'autre part, mes essais m'avaient dégoûté ; je me faisais vieux ; j'adore la campagne. Bref, je me retirai dans ce joli coin qui me vit naître. Deux ou trois amis vinrent passer la belle saison avec moi. Comme j'étais à bout de ressources, ils me payèrent leurs petits frais. Bien entendu ma grand'mère n'en sut rien. Elle en serait morte de honte. Les amis m'envoyèrent d'autres amis et ainsi, de juin à octobre, je pris l'habitude de recevoir des personnes de la meilleure société. Je me fie à vous. Je vous donne le secret de la petite combinaison qui me permet de vivre. Pour ma grand'mère vous serez des invités, mes invités. Faites-lui une petite visite en arrivant. Elle n'en demande pas davantage, car elle est âgée et assez impotente. Si vous n'y voyez pas d'opposition, monsieur sera le fils d'un de mes camarades de régiment. Vous trouverez ici, venus dans les mêmes conditions que vous, un banquier du Midi et sa dame. Ils m'ont autorisé à les appeler Gustave et Irène devant ma grand'mère. Nous avons aussi une cantatrice ; Mme Silvioni, un jeune champion de tennis et un petit couple qui se fait servir dans sa chambre, sauf le dimanche où bonne-maman préside les deux repas... Par ici, madame et monsieur.... Un étage à monter.... Bonne-maman ! Je t'amène tes amis que je me suis permis d'inviter...

— Qu'ils soient les bienvenus, mon enfant...

Dans une chambre capitonnée de photographies, Mme Castrousseaux, obèse, broutait placidement un petit biscuit. Elle sourit à Simone, lui prit la main qu'elle tapota, la convia à s'asseoir et renvoya le mari: "Allez fumer une cigarette dans le potager avec Alfred !" Là-dessus elle accorda à Simone une audience de quelques minutes:

— Ta ! ta ! ta ! Pas de remerciements, trancha-t-elle. Vous m'êtes très sympathique... Un peu trop de poudre de riz, par exemple. Enlevez-moi çà !

Et ce vilain rouge sur les lèvres... Mon garçon a eu une fameuse idée de vous inviter.. Je vous trouve pâlotte... Restez ici tant que vous voudrez. Buvez, mangez! C'est la maison du bon Dieu! Et je vous le répète encore: pas de remerciements. Alfred s'ennuierait à la campagne s'il n'avait pas tout le temps des amis! Je le connais! C'est un Parisien enragé! Il se sacrifie en restant avec moi! Je me sacrifie en ouvrant ma maison, l'été, à toute une jeunesse. Je ne vous demande que de ne pas faire de bruit passé neuf heures et quart...

Le soir, le dîner fut sinistre dans une salle à manger étouffante. Le banquier du Midi, sa femme, la cantatrice et le champion de tennis parlaient de leur départ comme les prisonniers parlent de leur libération: "Moi j'en ai encore pour trois jours. Et vous? "Seul M. Jity s'amusait. Il proposa une bouteille de champagne en l'honneur des nouveaux venus. Et il la but presque tout entière. Après quoi, un peu ivre, il chanta. Trois coups secs le firent taire: "C'est bonne-maman, murmura-t-il, allons coucher, elle nous attraperait." Quant au petit couple qui se faisait servir dans sa chambre, Lucien et Simone l'aperçurent le lendemain. La voiture l'attendait. Le monsieur semblait discuter avec M. Jity qui revint assez contrarié: "Ouf! conclut-il, bon voyage! Nous restons entre gens du monde!"

—Ma chérie, dit Lucien à Simone, j'ai bien envie de couper aux repas du dimanche présidés par la bonne-maman Castrousseaux. Les histoires de famille de M. Jity sont fort émouvantes, mais je préfère l'hôtel. On est forcé de marcher sur la pointe des pieds, de parler bas, de tenir compagnie à M. Jity qui est idiot... Basta! Nous ficherons le camp samedi matin. Cela fera cinq jours, c'est suffisant! La nourriture est abjecte. Et quand je paye il m'est désagréable d'être traité en invité...

—Mon chéri, reprocha Simone, ne sois pas méchant, je t'en supplie. Je le trouve touchant, moi, ce petit-fils qui ménage si tendrement l'amour-propre de son aïeule, née Colvisse... Ne le froissons pas...

Le samedi matin, quand Lucien voulut payer sa note, M. Jity protesta:

—Pas ici! Bonne-maman n'aurait qu'à entrer! Elle ne comprendrait pas qu'il s'agisse d'argent entre nous... Vous me paierez au dernier moment.

La formalité de départ eut lieu.

—Vous partez déjà? s'écria Mme Castrousseaux. Comme vous avez tort! La petite dame avait déjà bien meilleure mine et vous ne me gênez aucunement. Tous les amis d'Alfred s'en vont! Il va rester seul avec sa pauvre vieille bête de grand'mère... N'ayez donc pas de scrupules! Je vous garderais bien tout l'été et même l'automne.

Il fallut remercier. L'aïeule embrassa Simone, Lucien baisa la main de l'aïeule qui lui arracha la promesse de revenir l'année prochaine. Enfin, la patache arriva. M. Jity accompagna les voyageurs. D'une main il glissa sa note.

—Ah! nom d'un chien! hurla Lucien! Cent francs par jour et par tête! Vous vous moquez de moi!

—Monsieur, susurra M. Jity entre ses dents, taisez-vous, je vous en conjure... Ma grand'mère nous voit... elle est à la fenêtre... elle peut nous entendre... Ne me payez pas si vous voulez... j'aime mieux perdre mon argent que de tuer ma grand'mère... C'est la première fois que chose pareille m'arrive.

—Lucien, supplia Simone, finissons-en...

Lucien paie.

—Attention!... fai'es semblant de me donner une poignée de main.. Merci...

La portière claque: "Adieu! Adieu! A bientôt! Amitiés au papa!" crie encore M. Jity. Et comme la voiture s'ébranle, il rejoint la bonne grand'mère. Elle est assise devant son secrétaire, ses lunettes sur son nez.

—Il n'a pas trop renâclé, celui-là! s'écrie-t-elle. Le champion de tennis avait fait plus de musique... Allons, passe-moi l'argent que je le serre dans mon coffre-fort...

Henri DUVERNOIS.

## PROPOS D'UN HUMORISTE

ETUDE SUR LE CORSET

Nous ne savons pas, et nous ne le saurons jamais, si c'est de la Corse que nous est venu le corset, mais il est curieux de constater que l'on a commencé de discuter, à propos de cet ustensile, à peu près au même moment où Napoléon redevenait d'actualité. Nous ignorons également si Napoléon portait un corset, mais les indications historiques les plus autorisées nous permettent d'opiner pour la négative. Cet accessoire de toilette a toujours été, d'ailleurs, plutôt l'apanage du sexe féminin. Il doit y avoir là une raison d'ordre physique. Mais ces questions sont trop importantes pour être résolues en un tournemain.

Quand nous disions que le corset parait être exclusivement l'apanage du sexe féminin, nous parlons évidemment de l'homme. Tous les autres animaux l'ignorent. Je rirais bien, moi qui suis plutôt morose, si je voyais une tortue vêtue pour tout potage d'un corset, même lacé de rabans roses. Le poulet ne porte pas de corset, non plus que la poule, et nous pouvons dire la même chose du serpent de mer, avec d'autant plus de raisons que l'existence même de cet amphibie est contestée, et que la première condition, pour porter un corset, c'est d'exister. Celui qui n'a jamais vécu ne connait pas les amertumes de l'existence, mais il ignore aussi presque toutes les joies. Comme dit le philosophe, Dieu a sagement fait de mettre la naissance avant la mort, et non pas la mort avant la naissance, car, dans ce cas, que connaîtrait-on de la vie?

Le seul exemple que j'aie connu d'un volatile répondant à la définition que nous n'avons pu donner, faute de temps est celui d'une oie que j'ai rencontrée dans une ferme du Yorkshire, il y a quelques années. On n'a jamais vu une volaille plus insolente et plus coquette en même temps. Elle portait nuit et jour un corset du meilleur faiseur. D'après son contrat d'engagement, le fermier devait lui donner chaque semaine un après-midi de congé pour aller à la ville voisine chez le dentiste. Et elle exigeait impérieusement que, trois ou quatre fois par semaine, des lentilles figurassent dans son menu, sous prétexte que les lentilles sont excellentes pour donner du lait.

J'ai connu également une épinoche. Mais ce récit nous entrainerait trop loin, surtout en ce qui concerne le corset. Dans une question semblable les avis sont d'autant plus partagés qu'ils sont plus divers. Nous ne savons pas, à l'heure actuelle, qui l'emportera des partisans ou des adversaires du corset. Mais puisque nous nous sommes décidé à éviter les personnalités et à ne faire aucune allusion à l'homme, nous sera-t-il permis, de nous étonner que les baleines, à l'exception très naturelle des autres poissons, ne portent pas de corset, étant donné l'usage abusif que les fabricants font de leurs fanons? Et n'est-il pas encore plus triste de penser que, dans les mêmes conditions, quelque mauvais temps qu'il fasse, si les parapluies ont des baleines, les baleines n'ont jamais de parapluie?

LAUTREC.

## LA CHAUSSURE FÉMININE

La chaussure est le vêtement du pied. Elle subit comme le reste du costume les tyrannies de la mode qui, à la manière de l'Inquisition, torture chaque jour ses victimes avec le supplice des brodequins.

O femmes, tant célébrées par le poète, vous qui

*Dans un flot de velours, trainez vos petits pieds...*

savez-vous ce que le cordonnier en a fait de vos petits pieds?... Un métatarse en moignon un gros orteil dévié, recourbé, des doigts déformés, serrés les uns contre les autres; des muscles atrophiés; un épiderme prédisposé aux cors, durillons et autres gibiers de pédicure; voilà son oeuvre!

Cette oeuvre, il l'a parachevée par la trouvaille du haut talon, cette merveille d'incommodité qui favorise les entorses, rejette en avant l'appui plantaire postérieur et va même jusqu'à modifier la courbure de la colonne vertébrale en déplaçant l'axe du corps pendant la marche.

Voilà ce qui arrive, mesdames, quand on veut se grandir de quelques centimètres et faire valoir la cambrure élégante d'un pied!

Que faut-il donc à une chaussure pour qu'elle soit digne de l'approbation d'un hygiéniste? D'abord et avant tout, le respect du gros orteil: on en use un peu trop commodément avec lui, aussi réclame-t-il sa place, toute sa place et son droit imprescriptible de déborder le bord interne du pied.

Ajoutez à cela un empeigne moulant parfaitement la saillie dorsale dans un cuir souple, une fermeture à lacets, un talon bas à bord vertical et vous aurez le minimum des qualités que doit présenter une bottine estimable.

Avec ces idées directrices, croyez-vous qu'on ne puisse rien faire d'élégant?... Mais si! Beaucoup de raison, un peu de courage et une forme nouvelle est vite lancée! L'oeil s'habituera à une autre silhouette du pied et j'entends la coquette de 1923 dire en retrouvant le petit soulier de 1921: — Comment pouvait-on marcher avec ça?

Voyons, mesdames, un bon mouvement.

**Docteur A. THIBAULT**


BOUTEILLE
THERMOS


POUR L'AUTOMOBILISTE


POUR LE PIQUE-NIQUE


POUR LE CHASSEUR


POUR LE BEBE

Indispensable en voyage

A la chasse, à l'atelier, au bureau, partout

—par les jours chauds ou froids, prête en tout temps — elle est le parfait réceptacle pour les aliments solides ou liquides — le serviteur idéal à la maison ou à l'extérieur — garde le contenu chaud comme le feu ou froid comme la glace.

Seule, elle vous assure tous les avantages et la saveur des repas à la maison, et au même prix.

Bouteilles Thermos de différents genres pour nourriture liquide ; carafes et jarres pour la maison ou le bureau ; pots pour aliments solides ; boîtes à lunch pour travailleurs ; réceptacles spéciaux pour l'auto ou le canot-auto.


POUR LES ENFANTS


POUR LE BUREAU


POUR LES VIEUX


POUR L'OUVRIER

Seul l'article authentique porte le mot THERMOS gravé sur l'étui métallique.
A gagné le Grand Prix à toutes les expositions internationales.

A L'AGENCE SPECIALE

J. H. ROBERT

1185 RUE SAINT-DENIS

Angle Mont-Royal. Catalogue sur demande.

N. B. Nous payons tous les frais de transport en dehors de la ville.



SERVICE DE LIBRAIRIE
*du "DEVOIR"*

**Les lecteurs du "Devoir" trouveront les ouvrages suivants au service de librairie du "Devoir" :**

| | l'unité, franco |
|---|---|
| RESISTANCE AUX LOIS INJUSTES (LA) par le R.P. A. M. Mignault | .78 |
| SEMAINE SOCIALE DU CANADA | 1.60 |
| CHEZ NOS ANCETRES par l'abbé Lionel Groulx | .55 |
| AU COEUR DE L'HISTOIRE par L. R. de Lorimier | 2.08 |
| BRINS D'HERBE par Monique | .80 |
| NOS VOYAGEURS par le R.P. E. Lecomple | 1.30 |
| LENDEMAINS DE CONQUETE par l'abbé L. Groulx | .95 |
| SILHOUETTES PAROISSIALES par le R.P. Louis Lalande | .80 |
| AUTOUR DE LA MAISON par Michelle LeNormand | .55 |
| COULEUR DU TEMPS par Michelle LeNormand | .80 |
| LETTRES DE FADETTE 3e et 4e séries (chacune) | .55 |
| MANUEL DE LA GARDE-MALADE DE L'HOTEL-DIEU | 2.08 |
| THE BIRTHRIGHT par Arthur Hawkes | 3.25 |
| CHOC (LE) (traduction du CLASH) par Ernest Bilodeau | 1.60 |
| RECITS LAURENTIENS par le R.F. Marie-Victorin | .70 |
| CROQUIS LAURENTIENS par le R.F. Marie-Victorin | .80 |
| NAISSANCE D'UNE RACE (LA) par l'abbé Lionel Groulx | .80 |
| JEAN-DANIEL DUMAS par Francis J. Audet | .80 |
| UNE MAITRISE D'ART EN CANADA par Emile Vaillancourt | 1.05 |
| ANTHOLOGIE DES POETES CANADIENS par Fournier et Asselin | 1.32 |
| POUR QU'ON AIME LA GEOGRAPHIE par Emile Miller | 1.31 |
| COMEDIENS ET AMATEURS par Eugène Lassalle | 1.06 |
| VADE MECUM DE L'EMPLOYE DE BUREAU par J. A. Fradette | .65 |
| QUESTION OUVRIERE AU CANADA (LA) par Arthur St-Pierre | .55 |
| CHASSE AUX MILLIONS (LA) par J. Chs. Harvey | .27 |
| CE QUE DIT LA JEUNESSE | 1.06 |
| EMBALLEMENT (vers) par l'abbé Apollinaire Gingras | .27 |
| NUANCES (billets du soir) par Yvonne Charette | .65 |
| HISTOIRE DU CANADA par l'abbé A. Desrosiers et C. Bertrand | 1.60 |
| CHEZ NOUS par Adjutor Rivard | .65 |
| GLANURES CANADIENNES | .45 |
| QUESTION SCOLAIRES par Mgr Ross | .25 |
| BILLETS DU SOIR (3e série) par Albert Lozeau | .55 |
| CAP ETERNITE (LE) (vers) par Charles Gill | .80 |
| EN VEILLANT AVEC LES PETITS DE CHEZ-NOUS par l'abbé Gélinas | .80 |
| REFRAINS DE CHEZ-NOUS | .12 |

**Le prix indiqué comprend les frais d'envoi, par poste, pour chaque unité.**

**Adresser toutes les commandes, avec remise par chèque au pair, mandat ou bon-poste, au**

SERVICE DE LIBRAIRIE

*"LE DEVOIR"*

**43, RUE SAINT-VINCENT, MONTREAL.**

# KEEPING OF THE TRUCE

## Splendid vindication of loyalty and efficiency of the I.R.A. — A disciplined nation.

(Weekly Freeman)

"English newspapers express amazement at the keeping of the truce in Ireland", says the "Irish Bulletin". "Such surprise arises from an inability to understand the realities of the situation in Ireland which the British Press has consistently displayed.

"A breach, on the part of the Republican forces, of an agreed truce is inconceivable to the Irish people, who know in what mould their soldiers have been cast. The Irish army is, in the best sense, an Army of Liberation. No compulsion is needed to bring men to the colours; no reward is given them for their services, except the silent homage of a nation. Death or years of imprisonment as criminals awaits them if they fall into the hands of their enemies. They fight in small parties, poorly equipped in comparison with an enemy who is about them everywhere and who commands all the means of transit in Ireland. Their flying columns pass from district to district engaging British patrols, suddenly concentrating for attacks on British barracks, and at times lying for days in wait for some important enemy convoy.

"BRILLANT GENERALSHIP."

"Without popular support such an army would collapse in a week.

"Without brilliant Generalship, and an ideal to sustain them, these Irish soldiers would long since have gone down before the hardships which every guerilla war imposes on those who wage it,

especially where, on the one side, inexperience in the practice of war is coupled with slender resources, and, on the other, the cumulative experience of an Empire founded on force is supported by a vast organization and inexhaustible technical equipment.

"For two years this unequal war was carried on by Republican troops. Each month marked a strengthening of their *morale* and an increase in the effectiveness of their blows. By the eve of the truce the war, begun by a few hundred men, had extended to every county in Ireland, and hardly a town or village or parish in the country was considered 'safe' by the British forces.

INDESTRUCTIBLE IDEAL.

"In the October of 1920 British Ministers boasted that actual warfare in Ireland had been restricted to four or five 'disturbed' counties. In the first eleven days of July, 1921, Irish troops engaged British patrols or attacked British barracks in twenty-five of the thirty-two Irish counties.

"The Republican Army throve on the ruthless measures taken to destroy it because the nation and the army are one and the ideal which inspires both is indestructible.

"Into the hands of these men has now been placed the keeping of a truce. It will be kept scrupulously but without any false hopes. So long as the agreed truce lasts there will be no shot fired from the Republican ranks.

THE ACCEPTABLE TIME.

"There is no desire for war among the Irish people; they have suffered too acutely during the last two years to wish for a return to hostilities. But the issues are not such as the nation can choose to leave undecided. Ireland's right to freedom, her right to her own form of government determined by the people themselves, without interference, must be established at some time, and now is the acceptable time. It can be established peaceably, if the British Government, as must be assumed, desire a peaceful solution. Ireland's claims are based on that simple justice among nations upon which all peace depends.

"The security of no nation can be compromised by an act so essentially just as the recognition of Ireland's right to national independence. Rather does the ultimate security of all nations depend upon each respecting the rights of the others whether they be weak or strong.

WHAT THE TRUCE HAS PROVED.

"The five days of the truce have proved that there is inherent in the nation that discipline and obedience to authority which is the essence of successful self-government. On the night of Monday, July 11, the streets of Irish cities rang with the singing of national songs, an act until then sternly punished by long terms of imprisonment, and with spontaneous demonstrations which a week previously would have been suppressed with wholesale bloodshed. British troops and constabulary, no longer occupying the role of conquerors or oppressors, passed unarmed among these demonstrating crowds and suffered no hurt or molestation. Although the people had just come through a long night of intense aggression and outrage they showed no resentment and offered no retaliation.

"Those who are earnest in seeking for a solution of the Irish question will find it in these incidents. The nation can rule itself justly, with unrestricted tolerance towards the minorities within its shores once the disrupting interference of a foreign Power is withdrawn."

## France and Ireland

INTENSE INTEREST IN TRUCE POSSIBILITIES.

The intense interest and growing concern with which France has been following the conflict in Ireland is shown by the copious comments in the French Press on the truce, and its possible outcome. The Paris papers, especially — many of which have spent special representatives to Ireland to observe conditions for themselves — have given Irish affairs a place of prominence in their columns very seldom granted to foreign news. And it is a notable fact that even those organs which have kept in mind the susceptibilities of their British Allies have not been deterred from outspokenness on that account.

DESPITE THE ENTENTE

Thus Gustave Hervé writes in "La Victoire": — "It is with veritable joy that we have learnt in France that a truce has been concluded between the Irish insurgents and our English friends. The remembrance which we have of the immense services that England has rendered us since 1914 obliges us to observe a strict neutrality in the quarrel between her and the Irish people but if we were not bound by that remembrance, our heart would be completely with the insurgents of Ireland.

Under the heading of "From a Red to a Green Erin", Jean Vignaud, in "La Liberté", goes on to speak of the work of the Sinn Fein leaders, who, "Calm and lucid, sought without a care for their liberty or their lives to solve the problem which affected the destiny of a whole people." And he adds: "Are we on the eve of a conciliation? Shall we see the two isles at last sign a peace? We, with all Frenchmen, hope so with a sincere heart."

THE EVER-BLEEDING WOUND.

The importance to French interests of the healing of the ever-bleeding wound of Ireland cannot be forgotten. M. Etienne Fournet concludes an article in "Le Petit Journal" with: "If it is true, as is constantly repeated, it will reason that the peace of the world rests on the Franco-British accord. . . . each of these two peoples has an interest in the other being strong." And "Le Radical" says of the negotiations: "The outcome is of extraordinary importance. May it. . . mark the beginning of new relations between the two valorous peoples, animated by the same desire to stanch and cure the bleeding wound called the Irish question." While "L'Information" says: "Peace between England and Ireland is more than the solution of a local conflict: it is the curing of a grievous wound that affects the health of the entire human race."

INFLUENCES RECOGNIZED

"What are the causes of this return to wisdom?" asks "L'Avenir". "First of all — and it may be said out loud — the British Government, after many postponements and returns to forceful methods, has known how to make at an opportune time the necessary signal for peace. Let us note in passing the attitude of the Imperial Conference in London, the measures taken by General Smuts, and the opportunity to influence pro-Irish opinion in the United States at a moment when the question of the Pacific is the order of the day. Those are the factors for conciliation which have had a powerful effect." "Mr. Lloyd George", says "Le Populaire", "pursued in Ireland, with the support of his Parliament, a policy of extreme repression. The Dominions have imposed conciliation, and the interview between Mr. de Valera and Mr. Lloyd George is manifestly their work. . . History, to take a poetic image, has opened a new register, and a new period is about to begin."

## The way to peace

Even British politicians learn by experience. Few of them to-day would venture to repeat the stereotyped fallacy that Ireland is a domestic question. Events have at last forced them to realize that if the question is one which the two peoples have to settle between themselves, the manner in which it is settled, or left unsettled, has reactions that spread far beyond the bounds of these islands. From far-away Vienna the International Women's Congress of Peace and Freedom has despatched identical telegrams to Mr. Lloyd George and Mr. de Valera reaffirming the League's belief in the right of small nations to self-determination, and urging that the negotiations in London should give recognition to this principle. It is interesting to note that the English section of the League, in a special resolution, laid stress on the international importance of the Irish question, and on the necessity of Great Britain dealing with it in a fashion which would be an example to other States.

*Freeman.*

**THE OTHER SIDE OF THE MEDAL**

*To the English readers — News and information the press and the news agencies at large hide from their patrons.*

# NEWS LETTER OF THE FRIENDS OF IRISH FREEDOM NATIONAL BUREAU OF INFORMATION

The curious air of disingenuousness which, despite the best efforts of publicity, still clothes Lloyd George's overtures to the Irish people is gradually finding its reflection in the English press. For example, in the course of a lengthy editorial in a recent issue of the Manchester Guardian, is to be found this sentence: "The next best thing to a settlement would be such proposals from the Government for a settlement as would vindicate the moral position of this country in the world." Indeed, we find the political paragraphs in many English publications discussing the possibilities of a protracted truce, with or without the accompaniment of an honorable settlement. Thus the political correspondent in the London New Statesman: "Obviously a six months' truce, with nothing done in the interval, would be as fool-hardy an experiment as could be devised. Yet, something of the kind appears to be in contemplation. At any rate, I hear it suggested that, in the event of a settlement, legislation need not be attempted till the session of 1922, which, in practice, would mean that the Settlement Bill could hardly be ready for the King's consent till after next Easter." Here can be seen, gradually come to light, a revival of the English political time-killing tactics with which the old Irish parliamentary parties were only too familiar.

* * *

"From you", said John Joseph McKeon, member of Dail Eireann and Commandant in the Irish Republican Army, to his 'judges' at the end of the English court-martial on June 24, "I crave no mercy, but, as an officer of the Irish Army, I claim the same rights as I would be prepared to give you if you fell into my hands." At that time the English Occupation in Ireland refused to recognize Commandant McKeon as a prisoner of war. His unconditional release from prison, widely reported in the American press of August 9, is but further proof of the recognition now forced upon Lloyd George of the belligerent status of the Irish Republican Army.

* * *

Commandant McKeon is the kind of man who becomes a national hero, about whom legends cluster, who, by virtue of the quality of his personality, becomes the typification of certain virtues. In his daring, his chivalry recognized by the enemies of his country whom he encountered, and his high devotion to the Irish Republic, he represents the type of revolutionary to whom Americans today look back with pride and who will become the most revered figure in Irish history. At the end of his farcical court-martial by agents of the English Occupation, he took occasion to say: "I wish to pay a tribute to the gallantry and loyalty of the comrades who fought by my side. They have stood up against superior numbers and equipment and they come out victorious."

* * *

Although Sir James Craig has announced on behalf of the little clique which he represents that it has 'got what it wants,' and is therefore presumably well satisfied with things as they are, we note in the news dispatches that the cabinet of the six-country parliament has called on General Macready for "protection of life and property." The mob rule in the Belfast area has indeed been a pretty spectacle and offers an instructive contrast to the scrupulous observance of the truce everywhere else in Ireland. But the trans-Atlantic news agencies have not reported to the American press, items which have appeared in the English and Irish newspapers and which seem to point, as one familiar with the abandonment by the English Occupation of all pretense at government in Ireland would expect, to the fact that the Irish Republican Army, in the six counties as elsewhere, is the only competent guardian of law and order in Ireland.

* * *

Protests against the utter unreliability of the invariably censored official news from England are to be heard in almost every part of the world. Not long ago, J. C. Hambro, a well-known editor of Christiania and a member of the Norwegian parliament, called attention on the floor of that house ot the exchange of press telegrams between the press offices of the British Government and the Norwegian foreign office. He complained that the foreign ofifce received a service of telegrams which gave an extremely biased account of British affairs in dispatches worded to suit the views of the British Governement .It is interesting to note that Mr. Hambro demanded, on the part of the Norwegian press, news dispatches unadulterated by the views and policies of British imperialists.

* * *

The most striking news item of this type which has come to our attention is one which records the protection given to certain employees of the Anderson Felt Works, Belfast, by detachments of the Irish Republican Army and recorded in the Irish newspapers on July 22. These workers who believed themselves in danger of attack were not Catholics but Protestants. The spectacle of an I. R. A. patrol escorting Protestant workers to a Belfast factory is one which should offer an instructive lesson for those who have any doubt as to what is the real government in Ireland today.

Months ago, the historian, Mrs. Alice Stopford Green, called the attention of American readers to "the unique spectacle of an army of revolutionaries protecting life and property and maintaining the only law and order that now exists in Ireland." The facts of the situation are even more far-reaching. The failure of the Petty Parliament in six of the counties of Ulster in the elementary duty of maintaining law and order is but one of the symptoms of the unhealthy condition of any foreign-imposed government, not recognized by the will of the people and without interest in its welfare.

* * *

On the other hand it is obvious that the identifying characteristics of a government which owes its existence to the expressed will of the people are willingness and ability not only to perform the fundamental duties of government such as the preservation of law and order but to undertake the greatest possible variety of works for the public and the national good. Of such activities not even its staunchest adherents could suspect the English Occupation in Ireland. By contrast the Irish Republican government, since its inception, has been an almost unique example of a "revolutionary" government whose chief interest has been the economic and political rehabilitation of its country after centuries of foreign oppression.

* * *

Sean Breathnach, recently released from an English internment camp, writes in part as follows to the Irish press: "As one of the few who were selected for the rather invidious distinction of being combed out of Ballykinlar, presumably for the purpose of creating an atmosphere, I am of opinion that that atmosphere would have been more likely to materialize had the British authorities for the nonce shaken themselves loose from the traditions of the pettifogging attorneys of Lincoln's Inn, or the huxters of Whitechapel and Commercial Road. Had they been possessed of the instincts of soldiers and statesmen instead of those of shopkeepers and gombeen men, they would have begun the creation of the desired atmosphere by setting free all men aged forty years and upward, as well as those who are victims either of disease or physical disablement. Here are examples of four cases out of the many demanding urgent attention. One public man was in hospital during the entire six months that I spent in camp. Another poor fellow is so badly crippled with rheumatism that he has to be wheeled around in a bath-chair. A third is a nervous wreck, while yet another is the subject of a serious form of heart disease."

* * *

Next to "generosity" the most overworked word in the English propaganda these days is "loyalty". It is therefore refreshing to read, in a recent editorial in the London Daily Herald, that "Ulster, for all the foolish and hypocritical talk about its 'loyalty' has never been conspicuous for that quality or for devotion to anything but the interest of Ulster." The editorial continues: "No. Ulster's attitude throughout has been determined by the one simple, overmastering fact that the Ulster problem was artificially created by the English tyranny and has ever since been employed to coerce the rest of Ireland. Ireland as a whole has been martyred because one corner of it was so 'loyal'! The situation is monstrous. Why, the very elections to which Sir James Craig refers with such pride were held on the assumption that the British Empire would go on coercing the rest of Ireland. If they were held on a different assumption, they might produce a very different result."

## The Irish settlement

That the Irish settlement now depends on the amount of moral pressure which the British Government may bring to bear on Carsonia appears to be the opinion in well-informed circles. When President de Valera assured the Dublin people, on his return from London, that liberty had been attained, he spoke in hypothetical terms, knowing that the proffered terms of Lloyd George depended upon Craig's ability to swing his followers behind the proposed compromise. It was characteristic of Lloyd George, once his attitude of mind was changed, to allow of no permanent obstacles to his plans. By offering to "Southern" Ireland a higher status and wider powers than those possessed by Carsonia he anticipated, rightly, that the followers of Craig would resent the suggestion of inferiority and that, coupled with the necessity imposed by economic conditions that are fast becoming intolerable, their sense of pride would lead them to negotiate with the Dail Eireann for some form of national unity. On the 16th the Dail Eireann will assemble to discuss Lloyd George's offer. This has been published in various newspapers as a scheme of Dominion home rule. From a source which we regard as reliable we learn that the smile on President de Valera's face, as he left 10 Downing Street after his last interview, indicated a complete understanding between the Irish leader and the British Prime Minister. In informed circles close to Mr. Lloyd George it is stated that the way to peace with Ireland has been discovered by a method dear to British tradition. A formula has been found and agreed upon between Mr. Lloyd George and President de Valera. Mr. Lloyd George has agreed to the principle that Ireland has the right to separate from Great Britain, and, in return for this concession President de Valera has agreed to negotiate a settlement "within the Empire". We publish this for what it is worth, but everything that has transpired confirms the substantial accuracy of this forecast.

This would bring Ireland into line with Canada and the other Dominions — a great advance on Parnell's home rule settlement — and it is scarcely necessary to say, would have a wide measure of support in Southern Ireland. How far such a settlement would affect the international outlook of Ireland is a matter for speculation. Were a form of Dominion home rule acceptable to Ireland at this juncture, it would lead to Imperial unity, as between Ireland and the Empire, in a form that is not regarded as satisfactory and permanent in any of the existing Dominions, with the possible exception of New Zealand. It is unthinkable, for example, that Canada or South Africa will ever again submit to the indignity of a Governor-General appointed by the British Government. Under a Dominion settlement, such as all forecast, what would be the attitude of Ireland to the problems that are agitating Canada today? Dominion home rule, such as Canada enjoys, ranks this country with Cuba. No one in his sense would suggest that a Cubanized constitution is the destiny of Canada. Discussing the London conference of Premiers the Montreal "Gazette" correspondent says what is obviously untrue, so far as Canada is concerned, when he states:—

"It is now agreed as a part of the constitution that the British foreign policy must be representative of all the democracies in the Empire, so that the Empire speaks with one voice. The foreign policy of the Empire is to be determined by a conference of Prime Ministers, but when this conference is not in session the foreign policy must be carried on by the British Government, subject to such consultation with the Dominion Governments by cable or otherwise as is possible. The home Government, when the conference is not in session, might therefore be described as managing director for the Empire democracies in foreign affairs."

The doctrine of the diplomatic unity of the Empire has not been endorsed by Canada. It is not in the power of any London conference to set bounds to the march of Canada as a nation. But we are anxious to know what the attitude of the Irish people would be toward these constitutional issues that are so vitally bound up with the whole question of Dominion status.

*Statesman.*

## G. K. C. and the Irish

In an article by Mgr G. K. Chesterton on the Irish question, many things are said which are eminently sane. He recognizes that England has made itself hated in America and in many countries because of its overbearing attitude. He recognizes that the English point of view makes most Englishmen incapable of seeing England's true relationship with the rest of the world. He realizes the impossibility of England swallowing all the nations of earth and digesting them. He counsels therefore that England realize that it is safer to win something of the tolerance of mankind, if not of its love.

Mr. Chesterton points out that "There are a great many Americans who pity the Irish very naturally and very rightly for the historic martyrdom which their patriotism has endured. But there are a great many Americans who do not pity the Irish in the least. They would be much more likely to pity the English; only this particular way of talking tends rather to make them despise England. Thus both the friends of Ireland and the foes of Ireland tend to be the foes of England. We make one set of enemies by our action and another by our apology."

As far back as we can remember it has always seemed to us that no Englishman who travels in America can understand anything of the genius of America. The above makes one almost think that Mr. Chesterton cannot be an Englishman. At all events he realizes that England is not invincible.

From the English point of view, Mr. Chesterton is very right in urging that England have a care for herself. She ought to realize that she is no longer dealing with a little island at her side, but dealing with a powerful nation whose influence is felt to the uttermost parts of the earth. Mr. Chesterton says:

"The first thing for any honest Englishman to send across the sea is this: that the English have not the shadow of a notion of what they are scarcely even scattered; People talk about the hypocrisy of England in dealing with a small nationality. What strikes me is, the stupidity of England in supposing that she is dealing with a small nationality. She is dealing with a very large nationality. She is dealing with a nationality that often threatens, even numerically, to dominate all the other nationalities of the United States. The Irish are not decaying; they are not unpractical; thy are scarcely even scattered; they are not even poor. They are the most powerful and practical world-combination with whom we can decide to be friends or foes."

—The Missionary.

## The historical parallel

Intense interest was displayed in and around Westminster this afternoon in the personal interview, lasting over two hours and a half, between the Prime minister and Mr. de Valera. No such dramatic meeting had taken place at the historic No. 10 Downing street since Wellington, as a rising soldier, passed on the stairs Nelson, at the height of his fame, fresh from an interview with the younger Pitt. —London Correspondent of the "Birmingham Daily Post".

A leading English review, The Nation, says:

"The legend of the 'murder gang' has disappeared. The events of the last fortnight have closed once and for all the chapter of history represented by the 'Weekly Summary' and the hanging of 'rebels'.

"We recognize the army and the rulers of the Irish people. We have taken a step of which the moral significance cannot be recanted or recalled, and whatever happens we cannot slip back into the shameful world in which we were living a month ago.

"If England acts now in the spirit of this remarkable acknowledgment in the face of the world she can remove from her path her chief danger, and from her reputation her chief disgrace."

Hugh Martin, writing from Belfast to the London *Daily News* says:

A situation of the utmost gravity has, I learn, arisen here. Northern Ireland has definitely and, it is declared, finally refused to have anything to do with the Government's proposals.

It will not accept a dominion status either for the six-county area as a unit or accept that area as a State in an Irish federation, and declines altogether to enter into negotiations with the South upon the basis of the Cabinet's memorandum. An absolute deadlock is the result. The position approximates that of the early months of 1914 with the Government in direct conflict with the northeastern corner, Ulster, but apparently unable to enforce its will. The country must therefore prepare to face a fresh Irish crisis.

*America.*

The Catholic Standard and Times comments thus on the general situation:

"In the negotiations it seems that Lloyd George is being skilfully outmanoeuvred. The absence of bluster on the part of the Irish leader indicates the consciousness of vast reserves of moral power that may be safely relied upon and mobilized if an emergency or a deadlock arise. De Valera carefully weighs his chances. Without aggressiveness, he opposes an adamantine front to all inadequate proposals and may be trusted to wrest the fullest measure of concessions from the British lion, who is not so willing to withdraw his hold from his prey.

"It is most unlikely that England will go back to its discredited policy of violence. Along that line it has met failure that could not be greater. Unless it wishes to belie all its highsounding declarations and stand before the world convicted of shameless duplicity and hypocrisy, it must yield unto Ireland what Ireland has a right to claim under divine and international law. Consequently, Ireland's position was never better. No such opportunity was ever before it. Let it make the best of its opportunities; it has purchased them dearly, and will hardly be willing to throw them away."

Or, let us turn to English press. Says the London Daily Herald in a recent editorial: "As has been stated over and over again, the Irish people for over seven centuries have fought their fight for freedom. They have declared, both through Protestant and Catholic leaders, that they prefer death to the acceptance of any terms that do not give this coveted prize to them. And when they say this they mean it. Britain may exterminate by the use of the blockade and the murder weapon the mass of the Irish people, but we do not believe that it will be possible to kill the soul of Ireland, or of any other nation. Frankly, then, we do not consider the Prime Minister's offer nearly so generous as, from the terms of his letter, he would make it appear."

* * *

The French paper, L'Union Agricole, has little patience with the journalism which reflects the English "cant, snobbery and hypocrisy" in dealing with the present negotiations between Ireland and England as the result of a "generous" attitude on the part of Lloyd George. It says: "It is well understood that there can be no peace as long as England refuses to recognize the essential unity of Ireland and repudiates the right of the Irish people to self-determination. No solution of the 'Irish question' can be arrived at as long as England places the Orange minority on the same footing as the rest of Ireland."

## £10,000 offer declined

MICHAEL COLLINS WILL NOT WRITE HIS MEMOIRS JUST YET.

We have received from the Publicity Department of Dail Eireann the following telegrams, which confirm the report that Mr. Michael Collins has been offered £10,000 by a London publisher for his reminiscences: —

"Michael Collins,
"c-o Lord Mayor of Dublin,
"Mansion House, Dublin.

"Will you consider £10,000 for memoirs? Please reply.

"Macartney, 12 Southampton Row,
"London".

'Macartney, 12 Southampton Row,
"London.

"Sorry I cannot comply. The time is not yet opportune, but as your offer reached me first, I shall at some time give you the offer of the first refusal.

"MICHAEL COLLINS."

*Freeman.*

## The War Veterans resolution

The World War Veterans, in their recent national convention in Chicago, adopted a resolution of which the following is the gist: "Resolved, That we, the World War Veterans, composed of soldiers, sailors and marines of the United States of America, numbering five hundred thousand, having fought for the conviction that the world was to be made safe for democracy, demand that the President and Congress of the United States of America officially recognize the Republic of Ireland and thus help fulfill the contract which our government made with the peoples of the world."

At the present moment Ulster is in anything but a peace-making mood. Sinn Fein has demonstrated its power to hit her by the economic boycott and also by carrying the war into her territory, and the average Orangeman — if not the wiser of his leaders—is prepared to sink all other considerations for the satisfaction of demonstrating that he can hit back. It is anything but hopeful that the only official reference to the Dublin Conference by an Ulster Cabinet Minister has been a sneer at "De Valera and his crew", and a declaration that "Ulster has nothing more to give, and will give nothing more." One may be tempted to dismiss this sort of rhetoric as bluff, but the trouble is that it chimes in so aptly with Orange prejudices as to make the position doubly difficult for Northern leaders, who realise that a settlement which all profess to desire is impossible except on the basis of concessions by all sides. Most English papers assume that the real difficulty is to make Republicans see reason. One hazards the conclusion that if discussions are opened in earnest the most formidable problem of the peace-makers will be to devise a formula which the Northern delegates can accept without the risk of being repudiated by their followers.

*New Statesman.*

## Comme en Birmanie?

Il n'est pas de restaurant, il n'est pas à présent d'hôtel, ou de lieu public quelconque, où l'on ne voie des dames fumer bravement la cigarette.

Et les personnes fidètes aux anciennes idées et la Ligue contre l'abus du tabac s'indignent avec ensemble.

Que diraient-elles en Birmanie? La Birmanie est le plus délicieux pays du monde. Mais toutes les femmes y fument le cigare, le "cheroot," et elles fument sans cesse.

Il est vrai qu'en Birmanie, ce sont les femmes qui font tous les dure travaux

# LA VIE SPORTIVE

## LES MÉMOIRES DE CARPENTIER

### Le récit du combat du 2 juillet

Des "Mémoires de Carpentier" que publie le "Petit Parisien" nous extrayons les intéressants chapitres suivants:

Ayant déjà précédemment fourni sur ma méthode d'entrainement tous les détails susceptibles d'intéresser la masse des lecteurs du "Petit Parisien", je ne reviendrai sur le sujet que pour résumer brièvement l'horaire, fidèlement suivi par moi, tous les jours, dimanche compris, durant ma préparation en vue du grand match. Lever à 7 heures, petit déjeuner, longue promenade pédestre, entrecoupée de courts "sprints", retour à la maison vers 10 heures, séance de massage et douche; à midi, déjeuner suivi de sieste; à 15 heures, culture physique, boxe contre l'ombre, contre le ballon et contre trois partenaires se relayant; flânerie, lecture de la correspondance du jour, jeux divers ; à 19 heures, dîner suivi de repos sous la véranda; à 22 heures, coucher et extinction des feux.

Mes principales distractions étaient la lecture des lettres et journaux, dont chaque courrier nous apportait des monceaux. A mesure qu'approchait la date du match, les visites de nos amis de France, débarqués spécialement en vue du "great event", rompirent délicieusement la monotonie forcée de notre existence. Le premier à nous surprendre fut Pierre Mallet, dont le frère aîné, Thierry, ne nous avait pas quittés et qui s'installa, lui aussi, avec nous. Puis vinrent successivement, de Paris: Victor Breyer, André Glarner, C. W. Herring, Gaston Bénac, Déthès, Fanger, Charles Ledoux, Bastide, sans oublier le détective parisien bien connu Harris. D'Angleterre: Ben Bennison, le major Arnold Wilson, Jack Smith, David Cromb, Harry Preston, Jeffery, Farnol, Et. V. Chandler, etc. Tous en apportant le précieux réconfort d'une chaude sympathie et d'une ardente confiance dans l'issue de l'épreuve décisive que je me préparais à affronter.

J'étais, d'ailleurs, il convient de le répéter, en excellente condition physique et morale. La chaleur, que je supporte fort bien, favorisait ma mise en forme, de telle sorte que, huit jours avant la date fatidique, je me sentais prêt à entrer dans le ring pour y livrer la "bataille de ma vie", suivant la saisissante locution anglo-saxonne. En ayant fait part à Descamps, celui-ci, débordant de joie, donna des instructions pour modérer la sévérité des séances quotidiennes de boxe. Je tiens, en passant, à rendre hommage au dévouement inlassable de Journée qui fut pour moi le meilleur des "compagnons d'écurie", à Charles Ledoux, Marcel Denis, Joe Jeannette et mes autres partenaires américains. Et, puisque me voici sur la voie des compliments, comment en trouver d'élogieux pour le bon chef Marcot, qui veilla sur ma nourriture quotidienne avec des soins maternels, et le fin masseur Wilson? J'ai déjà indiqué plus haut quelle source d'ennuis furent pour nous les visites continuelles des importuns. Ils arrivaient, du matin au soir, par fournées, généralement en automobile, hommes, femmes et enfants accourus pour voir et essayer de toucher au phénomène français venu de par delà les mers pour tenter, nouveau David, la tâche gigantesque d'abattre le Goliath américain. La voiture s'arrêtait devant la grille du cottage et les pourparlers s'entamaient avec le policeman embauché par Descamps dès le début de notre installation (police privée, bien entendu), pour défendre l'accès de notre résidence. Je dois dire qu'ils réussissaient à le forcer dans la proportion de huit ou neuf visiteurs sur dix. Les malins déclinaient les noms et qualités les plus ronflants, éblouissant ainsi le cerbère. Les gens pratiques glissaient dans la main du préposé un ou deux dollars, geste équivalant au "Sésame, ouvre-toi!" classique.

Dans ces conditions, le caractère privé de mes séances d'entrainement devint vite purement théorique, et il se passa peu de jours sans qu'une assistance compacte assistât à mon travail, assistance dans laquelle les émissaires du camp adverse pouvaient se dissimuler sans peine. Il est vrai que nous rendions la pareille à nos adversaires et fûmes ainsi tenus assez exactement au courant de leurs mouvements. Le premier de notre groupe d'amis qui fit à cet effet le déplacement d'Atlantic-City où les deux Jack — Dempsey et son manager Kearns — avaient établi leur quartier général, fut Pierre Mallet, que toute l'équipe de journalistes franco-anglais suivit le surlendemain, sans d'ailleurs tenter de se dissimuler le moins du monde. A telle enseigne que Victor Brever et Ben Bennison reçurent du champion une invitation à déjeûner, qui leur donna l'occasion d'analyser l'homme à leur aise. Au point de vue personnel, ils en éprouvèrent une excellente impression, toute différente de ce qu'ils étatent, par avance, imaginé. D'après eux, Dempsey n'avait rien du grossier matamore dépeint par les articles des journaux américains. Poli, tranquille et peu bruvant, il s'exprimait avec une modestie et une modération parfaites. Par contre, il avait dans le ring complètement déçu la presque unanimité de ses visiteurs européens. Ceux-ci reconnaissaient l'extrême vigueur musculaire et la puissance de ses coups, mais le trouvaient inférieur sous le rapport de la science pugilistique. La vitesse et la mobilité que chacun reconnaissait comme mes principaux apanages devaient me permettre de manifester ma supériorité sur cet adversaire massif et sans doute peu versé dans l'art des esquives et des déplacements. Je triompherais de lui comme j'avais triomphé de Beckett.

Ce pronostic général raffermissait notre confiance à Descamps et à moi. Un seul d'entre nos compatriotes et amis je dois le dire, se montra plus clairvoyant que les autres, après avoir vu Dempsey au travail à Jersey-City. Il s'agit d'André Glarner, envoyé spécialement en Amérique comme représentant de cette maison et qui, rendant compte de sa visite à Dempsey dans les colonnes d'"Excelsior," terminait son article, quelques jours avant le match, par ces mots quasi prophétiques: "J'ai peur. Oui, j'ai peur pour Carpentier...."

Cependant, la presse américaine continuait à manifester le même dédain pour ma valeur de boxeur et la même inébranlable confiance en son champion. Les paris faits un peu partout s'échangeaient à une cote qui faisait de Dempsey un chaud favori. Cet état d'esprit se traduisait par certaines des missives ou des envois que Descamps et moi recevions presque quotidiennement à Manhasset. A côté de touchants encouragements manuscrits ou de menus objets qualifiés de fétiches ou de porte-veine, se rencontraient des lettres d'injures à l'adresse du présomptueux "frog" (grenouille) que Dempsey allait corriger comme il convenait. Un jour, je reçus un petit cercueil de bois, fort bien travaillé, avec, sur le couvercle, l'inscription suivante: "Georges Carpentier, 2nd July, 1921. R. I. P."

Où ! châtier l'insolence de ces partisans trop zélés de mon adversaire et leur donner bien tranquillement, sans morgue, à la française, la leçon que méritait leur arrogance, tel était, chaque soir, au moment où je posais ma tête sur l'oreiller, dans l'impressionnant silence de la campagne déserte, l'objet de mes rêves.

* * *

2 juillet, 1921.

Samedi 2 juillet 1921 ! Date qui marque d'une croix noire l'histoire de ma vie. C'est le jour où la fortune jusque-là si prodigue à mon égard, cessa de me sourire, et qui vit s'obscurcir mon étoile. Et l'écroulement du rêve ébauché par moi depuis dix ans comme le couronnement de ma carrière, ce brusque réveil dans le coin où François Descamps, le fatal "out" prononcé, me transporta dans ses bras de mère, fut d'une soudaineté si inattendue qu'aujourd'hui, encore, mon coeur, aussitôt que ma pensée vagabonde vers l'abominable minute, se met à battre la chamade.

Sauf en ce qui concerne mes impressions personnelles, nul n'attend de moi une description détaillée de la manifestation de Jersey-City, appelée à prendre rang dans les annales sportives comme un événement d'une ampleur et d'un retentissement inégalés. Des plumes autrement qualifiées que la mienne en ont fait, un peu partout dans la presse mondiale, le récit fidèle et vivant. Elles ont dépeint cette ruée de tout un peuple vers l'arène la vie presque suspendue à New-York, l'exode de la cité immense au travers du fleuve qui la sépare de la petite ville où convergeaient tous les regards, le coup d'oeil unique offert par le gigantesque stade, avec ses 85,000 spectateurs, hommes et femmes, comprenant toutes les classes et toutes les castes, depuis les "quatre cents" de Fifth Avenue jusqu'au "clerk" en rupture de bureau, ayant fait la queue à partir de la veille pour s'assurer la bonne place en versant le premier, au guichet populaire, les 5 dollars économisés sur ses appointements. Je vous le répète, c'est "mon" match, rien que mon match, que je désire retracer ici avec toute la sincérité qui peut se trouver en moi.

Le vendredi soir, à Manhasset, avant la dernière nuit de repos précédant le grand choc, nous avions, Descamps et moi, examiné une dernière fois en tête-à-tête, dans le secret de ma petite chambre à coucher, la situation et revisé nos plans de bataille. Nous étions tombés assez vite d'accord. Notre première décision, étant donnée l'importance colossale de la partie, fut qu'en aucun cas mon manager ne jetterait l'éponge, emblème de la reddition. Si, contre toute espèce de probabilité, pensions-nous, je me trouvais en échec, ou en danger, il m'appartiendrait de déterminer les limites raisonnables de la résistance. Quant à la tactique à employer, elle nous apparaissait d'une simplicité absolue. Tout en employant mes ressources à éviter les "rushes" et les coups de l'adversaire, je devais concentrer mes idées vers ce but: placer le court "crochet" du poing droit, qui constitue mon coup favori, coup dont la puissance et l'efficacité n'étaient plus à démontrer. S'il le fallait, j'attendrais plusieurs reprises afin de trouver l'ouverture nécessaire. Alors, je partirais de tout mon être, de tout mon coeur, de toutes mes forces. Si quelque circonstance imprévue empêchait le coup de parvenir où il fallait, à un centimètre près, sur la pointe du menton de Dempsey, il ne resterait plus qu'à essayer de faire naître une nouvelle occasion. Si, au contraire, il arrivait bien à destination, Jack Dempsey, tout Dempsey qu'il était, irait à terre et y resterait pour le compte.

De cela, nous éprouvions, Descamps et moi, la plus tranquille certitude. Il ne s'agissait pas d'un calcul où la présomption stupide tiendrait lieu de raisonnement, mais bien de l'appréciation mûrement réfléchie de deux hommes qui peuvent, malgré tout, se réclamer de posséder quelque expérience en la matière. Et si j'insiste tout spécialement sur ce détail, c'est parce qu'il résume réellement, en ce qui me concerne, l'histoire du fameux match.

Notre entretien terminé, Descamps m'embrassa avec une effusion que je ne lui avais connue qu'aux étapes successives de notre existence commune. En même temps, il me dit: "Dors bien, mon cher Georges. J'ai confiance, tout à fait confiance. Tu te battras demain comme tu as toujours su te battre!"

Contrairement à ce qu'on pourrait supposer, à la veille d'un événement aussi important, je goûtai une excellente nuit de repos, et, le matin mangeai de fort bon appétit. En déjeunant, nous devisâmes gaiement, parlant de toute autre chose que du match. Une seule ombre au tableau: Thierry Mallet, terrassé par un violent coup de soleil aux jambes, consécutif à un bain de sable trop prolongé, avait reçu du docteur interdiction absolue de quitter la maison et ne pourrait, par conséquent, accompagner notre petite caravane à Jersey-City. Cet excellent ami était navré d'une aussi cruelle déconvenue, à peine atténuée par l'expression de notre sympathie sincère pour lui.

Un peu après, l'automobile du camp nous transportait à Port-Washington, petite plage située non loin de Manhasset, où nous attendait le yacht de plaisance mis à notre disposition par M. George Bourne, un sportsman américain, ami personnel des frères Mallet, et qui devait nous conduire directement à Jersey City par une voie infiniment préférable à la route qu'encombraient des milliers de véhicules. Nous débarquâmes vers une heure et demie, et quelques minutes après, sans d'ailleurs pénétrer dans l'arène, je gagnai la chambre qui allait me servir de vestiaire pour recevoir, des mains expertes de Wilson, le massage préliminaire.

* * *

Maintenant, l'heure à la fois attendue et redoutée, celle en tout cas que j'aspire à vivre depuis tant de mois, a sonné. Me voici face à face, dans le ring, avec Dempsey, pour la partie suprême. J'ai tout mon sang-froid, toute ma présence d'esprit. Le calme est revenu dans mon cerveau, d'abord ébloui à la vue de cet océan humain, depuis le moment où les chaudes acclamations adressées par ce peuple à l'étranger qui va se mesurer avec son champion, retentissent à mes oreilles.

Bing ! résonne le gong, annonçant le début du premier round. Au bruyant murmure de vingt mille conversations, succède un silence qu'on devine attentif chez tous, angoissé pour beaucoup. D'un bond que prolonge un rapide direct de gauche, j'ai, d'entrée, tâté mon adversaire en le touchant sur le nez. L'homme ne bronche pas. Le corps ramassé, les muscles tendus, le torse puissant, si bronzé qu'on croirait celui d'un nègre, la mâchoire carrée enfouie à l'abri des larges épaules, il semble hésiter une fraction de seconde. Puis, la machine à combattre qu'on nous avait, par avance, décrite, se met à l'oeuvre. Par petits pas courts et rapides, elle vient vers moi, fauchant brutalement l'air de deux poings qui semblent partir très larges, mais arrivent courts, secs et puissants comme des catapultes. L'air ? Pas toujours, car si nombre des coups de Dempsey ne rencontrent que le vide, d'autres touchent. Et à chaque fois, il fait mal. Je romps, j'esquive, je pare, je riposte le plus souvent possible. Le gong, précédé d'un coup de sifflet, annonce la fin de la première reprise. Qu'a-t-elle donné ? Jeu égal, avantage à mon rival ? C'est possible, puisque l'instant propice n'a pas encore lui pour moi. Pendant la minute de repos, j'échange avec Descamps des impressions hâtives: "Il est dur, très dur. Mais attendez un peu !"

Attendre quoi ? Mon manager le sait comme moi. Au surplus, ce n'est pas long. La première minute du second round n'est pas écoulée que Dempsey, attaquant imprudemment du droit, se découvre. Rapide comme l'éclair, je pars à mon tour du poing droit en une détente où j'ai mis jusqu'à la dernière once de mon énergie, de ma volonté, de ma puissance musculaire.

Le poing ganté de cuir s'abat exactement sur l'endroit vulnérable, en pleine mâchoire. Je vois distinctement les genoux de Dempsey fléchir. Une folle clameur emplit l'arène. Mais l'homme ne tombe pas. Il s'arrête un instant, secoue sauvagement sa tête crépue. Et le voici reparti à l'assaut !

Le reste ne compte pas, le match est désormais couru, vous savez pourquoi. En un éclair, la pensée de l'hallucinante défaite a traversé mon esprit. Dès l'instant où je n'ai pu déraciner ce colosse, c'est lui qui, peu à peu, doit m'user en sapant les ressources de ma vitalité. D'autant qu'une douleur lancinante au pouce me fait comprendre que ma main droite est abîmée, hors d'état de permettre même une nouvelle tentative!

J'ai pourtant combattu encore un round et demi, avec l'obstination aveugle de l'homme qui espère en quelque intervention miraculeuse, et surtout qui ne veut pas s'avouer vaincu. Incapable maintenant de tenir Dempsey à distance, je subis ses charges incessantes et le martèlement de ses deux poings. Comment ai-je terminé, sans même toucher le canevas, la troisième reprise? Je n'en sais rien. Mes yeux se brouillent, un voile danse devant eux. Allons, voici le quatrième round. Mêlée, corps-à-corps, le poing de l'Américain s'abat sur mon occiput, telle une massue. Je m'écroule, anéanti ,vidé, fini, le cerveau empli seulement du désir farouche de ne pas donner à cette foule étrangère le spectacle du champion français levant les mains pour demander grâce, de lutter encore, toujours.

"Neuf!" me voici debout, pantin animé seulement par les réflexes. A nouveau, Dempsey me harcèle: gauche à la mâchoire, droit au coeur. Je roule une fois encore à terre. C'est fini...

Tout cela remonte déjà à plusieurs jours, et la scène ne cesse de revenir à mon esprit. Le soir, rentré dans la petite chambre qui avait vu se préciser et s'affermir mes espoirs détruits, j'ai — pourquoi le cacher? — pleuré comme un enfant.

Pourtant, dans ce naufrage de toutes mes chères illusions, un point lumineux subsiste. La certitude d'avoir combattu, jusqu'à l'extrême limite de mes forces physiques, montrant ainsi au pubic américain ce dont est capable un Français qui combat pour l'honneur du sport national. Les spectateurs l'ont compris et apprécié. Je n'oublierai pas de si tôt ni la splendide ovation qui salua ma sortie du ring, ni les magnifiques comptes rendus par quoi la presse américaine racheta unanimement ce que son attitude avant le match pouvait avoir eu d'injuste à mon égard. En relisant les superbes articles consacrés par les journalistes new-yorkais à vanter ma tenue plus encore qu'à célébrer la victoire de leur champion, j'avoue avoir éprouvé une fierté consolatrice. L'un d'eux, et non des moindres, ne disait-il pas en termes propres que si Verdun apprit aux Américains à apprécier l'héroïsme du soldat français, Georges Carpentier leur avait fait comprendre toute la bravoure (gameness) de nos athlètes?

On a beau faire le malin...

*Georges CARPENTIER.*

## Courses de motocyclettes au Delorimier

DIMANCHE

1—Course de 5 milles, solo, ouverte aux professionnels.
2—Course de 3 milles, ouverte aux professionnels, machines avec panier.
3—Course de 5 milles, solo, ouverte aux coureurs canadiens seulement.
4—Course de 2 milles, solo, ouverte aux professionnels.
5—Course de 5 milles, ouverte aux amateurs locaux, machines avec panier.
6—Course de 10 milles, solo, ouverte aux professionnels.
7—Course de 5 milles, ouverte aux professionnels, machines avec panier.
8—Course de 3 milles, solo, ouverte aux professionnels.
9—Course de 5 milles, stock, ouverte aux coureurs amateurs locaux.
10—Course de 3 milles, solo, coureurs canadiens seulement.

## Programme de la ligue

Dimanche, au Shamrock:
1.30—Métropole vs Saint-Arsène.
3.30—Métropole vs Crescent.

Dimanche, à Maisonneuve:
1.30—Saint-Henri vs Athlétique.
3.30—Saint-Henri vs Indiens.

Les joutes de dimanche à Maisonneuve et au Shamrock seront à n'en pas douter de brillantes exhibitions, car les équipes sont maintenant au meilleur de leur forme et leurs parties de chaque jour au Parc Atwater constituent des spectacles que ne désavoueraient pas les clubs de la Ligue Internationale.

## Au Parc Dominion

L'originalité des méthodes de Creatore pour conduire sa fanfare ne peut se constater qu'en le voyant agir Aussi est-ce un plaisir toujours nouveau pour ceux qui se rendent au parc Dominion, de le voir diriger. Cette fanfare dont la renommée est mondiale est regardée comme l'une des meilleures, et des mieux exercées. En effet, Creatore ne se lancera jamais dans l'exécution d'une partitition d'opéra sans l'avoir au préalable fait répéter du moins durant un mois. Depuis l'ouverture des concerts, la foule n'a cessé de se presser autour du kiosque et tout fait prévoir qu'il en sera de même jusqu'au 28. La fanfare donne deux concerts par jour, un l'après-midi et l'autre au cours de la soirée. Aucun programme n'a encore été choisi pour jeudi et vendredi soir prochains, la fanfare devant exécuter ces soirs là les morceaux qui auront été choisis par le public. Voici le programme pour samedi et dimanche:

PROGRAMME

1.—Marche, "Royal Purple,".....Creatore
2.—Ouverture, "Semiramide".....Rossini
3.—Sextuor, "La belle fille de Séville"b...b Czibulka.
4.—La danse des serpents.....Boccalari
INTERMISSION
5.—Miserere de "Il Trovatore".....Verdi
Solo par MM. De Mitry et Rossi.
6.—Intermezzo — Morella.....Forge
7.—Valse, "Dolores".....Waldteufel
8.—Grande Selection, "Ernani".....Verdi
Solo par MM. De Mitry, Rossi et Liberati.
SOIR
1.—Marche, "American Navy".....Creatore
2.—Ouverture, "Guillaume Tell"....Rossini
3.—Cornet. Solo de "Inflammatus," de "Stabat Mater".....Rossini
M. De Mitry.
4.—Grande Sélection de "Aida" Verdi
Solo par MM. De Mitry, Cracovia, Rossi et Liberati
INTERMISSION
5.—Marche nuptiale.....Mendelssohn
6.—Danse Exotique.....Muscagni
7.—Solo de Baryton, "Romanza La Traviata".....Verdi
M. Carlo Ferretti.
8.—Ouverture, 1812.....Tschaikowski

DIMANCHE APRÈS-MIDI.

1.—Marche, "Dopo la festa".....Scoppa
2.—Ouverture, "Orpheus".....Offenbach
3.—Patrouille américaine.....Meacham
4.—Sélection de "Mefistofele".....Boito
Solo par MM. De Mitry, Rossi et Liberati.
INTERMISSION
5.—Valse, "Les Sirènes".....Waldteufel
6.—Love's Dream.....Czibulka
7.—Solo de Baryton, "Il Balen," de "Il Trovatore".....Verdi
M. Ferretti.
8.—Irish Caprice...b.....Creatore
SOIR
1.—Marche, "Lepanto"...b.....Cecchi
2.—Ouverture, "La Sorza del Destino"... Verdi
3.—Rosary.....b.....Nevin
4.—Reminiscences d'Ecosse.....Godfrey
INTERMISSION
5.—Easter Chimes....b.....bKundel
6.—Chaconne-Intermezzo.....Durand
7.—Solo de Baryton, "Valentine's Song de "Faust".....Gounod
M. Carlo Ferretti.
8.—Grande Sélection de "Faust"....Gounod
Solo par MM. De Mitry, Rossi et Liberati.

## Un pique-nique bien réussi

Le dernier pique-nique des enfants à l'Ile Sainte-Hélène, tenu sous les auspices de l'échevin Sans-regret, du quartier de Lorimier, a obtenu du succès. On estime à sept mille, le nombre d'enfants des trois paroisses de l'Immaculée-Conception, de Saint-Stanislas et de Saint-Pierre Claver, qui ont répondu à l'appel des organisateurs.

M. le maire s'est rendu aussi à l'invitation qui lui avait été faite, pour dire aux enfants combien il était désireux de leur faire plaisir en leur procurant le plus possible des amusements sains et honnêtes au grand air durant la saison des vacances. Il a présidé ensuite la distribution générale des jouets, des bonbons et des prix aux bambins.

Plus de quinze cents prix ont été offerts aux nombreux gagnants des jeux organisés dans l'après-midi par le docteur Gadbois; ce fut l'événement de la journée.

Le service des tramways et des autobus n'a pas fait défaut, et rapidement les enfants ont été amenés dans l'Ile et ramenés le soir à leurs domiciles sans bourse délier.

## Sous réserve

Paris, 20 (S. P. A.). — Le "Petit Parisien" croit savoir que M. Briand, en acceptant l'invitation des Etats-Unis, n'a fait aucune réserve. Il s'est borné à exprimer l'espoir que la conférence aura plein succès et servira à consolider la paix particulièrement parmi les peuples ayant des intérêts dans le Pacifique.

Le journal est imprimé au No 43 rue Saint-Vincent, à Montréal, par l'IMPRIMERIE POPULAIRE (a responsabilité limitée) Jos. J. Bouchard, gérant


# Commission des Liqueurs

## Magasins - Epiceries

LES Epiceries et Magasins ayant obtenu un permis de la Commission peuvent vendre des bières pourvu que la quantité vendue ne soit pas moindre d'une bouteille à la fois, et que ces bières ne soient pas consommées dans le Magasin ou ses dépendances.

Les Magasins et Epiceries ne peuvent vendre aucune liqueur forte.

Il leur est défendu de vendre à toute personne âgée de moins de dix-huit ans.

**L'article 31 — Clause 4 de la Loi des Liqueurs se lit comme suit:**

**"Toute personne ayant charge d'un magasin d'épiceries ou d'un magasin où l'on ne vend que des bières, peut vendre des bières à son magasin, à condition: que la quantité vendue ne soit pas inférieure à une bouteille; que ces bières ne soient pas consommées dans le magasin ou ses dépendances; qu'elles soient livrées au magasin ou à un autre endroit de la municipalité où est situé le magasin, ou à quelqu'endroit d'une municipalité contigue à celle-ci et qui n'est pas sous le régime de la prohibition; qu'un permis, à cet effet, lui ait été octroyé par la Commission sur paiement des droits prescrits par la présente loi et que ce permis soit en vigueur".**

La vente de la bière dans les épiceries et magasins est permise de neuf heures du matin jusqu'à 10 heures du soir (heure solaire) tous les jours, à l'exception des jours suivants: les dimanches, le premier de l'An, l'Epiphanie, le Mercredi des Cendres, le Vendredi Saint, l'Ascension, la Toussaint, la Conception et Noel, et, pour la Circonscription où a lieu une élection municipale ou l'élection d'un député à la Chambre des Communes du Canada ou à l'Assemblée législative, le jour où il sera procédé à cette élection.

**Commission des Liqueurs de Québec**

*Cette annonce n'est pas publiée dans le but de favoriser la vente d'aucune liqueur alcoolique, mais dans le but de faire connaître au public cette nouvelle loi et d'obtenir sa coopération.*

**AVIS** La Commission informe le public que tous ses employés sont porteurs des moyens d'identification nécessaires. Toute personne qui se présenterait sans être porteur de cette pièce officielle devra être considérée comme un imposteur.

*La prochaine annonce traitera de la vente des VINS ET DES BIRRES dans les CLUBS, BATEAUX à VAPEUR ET WAGONS-RESTAURANTS.*

# VOTRE VIEUX CHAPEAU

vous durera encore pendant des mois si nous le bloquons, le nettoyons à sec et posons une nouvelle bande. Il vous sera remis flambant neuf, ayant une belle forme et tout aussi beau que le jour que vous avez payé $8 ou $10 pour l'acheter. Vous serez de nouveau très chic et cela vous coûtera très peu. Nous sommes les seuls spécialistes en chapeaux à Montréal.

**ED. MICHAUD**
Suc. de A. Sigmund
**11 RUE BLEURY**
Près Craig
Téléphone Plateau 3048

# SERVICE DE LIBRAIRIE
## *du "DEVOIR"*

**Les lecteurs du "Devoir" trouveront les ouvrages suivants au service de librairie du "Devoir" :**

| | l'unité, franco |
|---|---|
| **BROCHURES DE PROPAGANDE** | |
| Dixième anniversaire (luxe) | .80 |
| Dixième anniversaire (ordin.) | .38 |
| "Le Devoir", témoignages d'évêques | .12 |
| "Le Devoir", journal catholique par M. l'abbé Perrier | .12 |
| "Le Devoir", son action intellectuelle et morale par M. Antonio Perrault | .12 |
| Cinquième anniversaire du "Devoir" (1915) | .28 |
| **BROCHURES DE M. BOURASSA** | |
| UNE MAUVAISE LOI (1921) | .28 |
| LA PRESSE CATHOLIQUE ET NATIONALE | .38 |
| "LE DEVOIR", ses promesses d'avenir, ses conditions de survie (1920) | .18 |
| LE CANADA APOSTOLIQUE (1919) | .60 |
| LA CONSCRIPTION (1917) | .12 |
| L'INTERVENTION AMERICAINE, ses motifs, son objet, ses conséquences (1917) | .28 |
| LA LANGUE FRANÇAISE AU CANADA (1915) | .18 |
| "LE DEVOIR", son origine, son passé, son avenir (1915 | .12 |
| POUR LA JUSTICE (1912) | .12 |
| CONSCRIPTION (en anglais) (1917) | .12 |
| THE DUTY OF CANADA (en anglais) | .12 |

**Le prix indiqué comprend les frais d'envoi, par poste, pour chaque unité.**

**Adresser toutes les commandes, avec remise par chèque au pair, mandat ou bon-poste, au**

**SERVICE DE LIBRAIRIE**
**"LE DEVOIR"**
**43, RUE SAINT-VINCENT, MONTREAL.**





## PROVINCIAL CONVENTION OF SELF-DETERMINATION LEAGUE

I have given notice of resolutions calling for Canadian diplomatic recognition of the Irish republic.

F. W. GERRISH.

The Provincial convention of the Self Determination League will take place in Montreal, September 3rd, 4th and 5th.

TOUTES LES DERNIÈRES NOUVELLES DU SAMEDI

# LE NATIONALISTE

Service télégraphique exclusif de la Presse Associée. Fils spéciaux avec Ottawa et Québec.

## UNE GROSSE TRANSACTION DU GOUVERNEMENT TASCHEREAU

**On prétend qu'il achètera les entrepôts du quartier Mercier, à $500,000, pour la Commission des liqueurs. — Allées et venues de fonctionnaires.**

Le gouvernement provincial se prépare-t-il à acheter les entrepôts de la *International Manufacturing Company*, dans le quartier Mercier, pour les passer ensuite à la commission des liqueurs provinciale? Cela se dit, en des milieux où l'on est bien informé sur ce qui se passe dans les cercles ministériels.

On sait que ces entrepôts, qui furent, pendant la guerre, affectés à la fabrication de revolvers et d'explosifs, et exploités par une compagnie dont M. A. L. Caron et un de ses frères ont été actionnaires, servent depuis quelques mois à l'entreposage de vins et d'alcools appartenant à la commission.

Il n'y a pas deux semaines, la *Patrie* a prétendu que la commission avait loué cet immeuble au prix de $20,000 par an, de M. A. L. Caron, qui fait partie de la commission. M. Simard, président de celle-ci, a vivement démenti la nouvelle, quelques heures plus tard, dans un communiqué à la *Presse*, il s'est empressé de déclarer que l'*International Manufacturing Co.*, et ses actionnaires avaient mis cet entrepôt à la disposition de la commission, pour un temps indéfini, et à titre gracieux. Il est vrai, que la commission entretiendra l'immeuble, paiera les assurances là-dessus et que cela dégagera d'autant de charges les propriétaires de l'entrepôt qui était à l'abandon depuis plusieurs mois. M. Simard a aussi promis de dire un jour toute la vérité au sujet de cette transaction; mais il n'a pas fixé de date. Dans l'intervalle, toutes sortes de rumeurs ont cours, auxquelles le président de la commission pourrait mettre fin, pour peu qu'il consente à rendre ses comptes au public dont il relève, en quelque sorte, puisqu'il mène le commerce de la commission avec l'argent du public et que c'est avec le produit des taxes que paye le public que le gouvernement paie à M. Simard et à ses collègues un traitement fort convenable, surtout pour ceux qui continuent de s'occuper de leurs propres affaires, et il y en a quelques-uns.

Aux dernières nouvelles, un employé du ministère provincial est allé ces jours-ci à l'hôtel de ville et, au bureau des taxes, il a fait le relevé de l'évaluation municipale des propriétés de l'*International Manufacturing Co.* dans le quartier Mercier. Ses notes prises, on l'a vu partir du côté des bureaux du gouvernement provincial, rue Notre-Dame, près Saint-Gabriel. Il y a rencontré un autre fonctionnaire du gouvernement provincial, qui touche de très près à M. Michell, trésorier provincial, M. Bégin.

On raconte couramment que le gouvernement provincial, afin de tourner la difficulté qu'il y aurait pour la commission d'acheter l'immeuble d'une compagnie dont un de ses membres est un des plus gros actionnaires, achèterait directement de cette compagnie l'entrepôt du quartier Mercier, à un prix approximatif de $500,000, après quoi il le louerait à la commission pour un prix quelconque.

Le *Nationaliste* donne l'information pour ce qu'elle vaut, n'ayant pu atteindre M. Simard, président de la commission, qui est d'humeur inégale, de ce temps-ci, par suite des ennuis qu'il a eus à Huli et du savon que le juge Bazin a donné ces jours-ci, en plein tribunal, à certains policiers de sa commission.

Si la commission nie l'information, le *Nationaliste* se fera un devoir de le noter. Mais il tient ce renseignement d'excellente source.

## LA CONFÉRENCE DE BLACK ROCK

**Les chefs sinn feiners rencontreront M. de Valera à la villa McNeil. — Les esprits sont un peu montés à Dublin.**

Dublin, 20. — (S. P. A.) — Les chefs du parlement de la république Irlandaise doivent conférer aujourd'hui avec Eamon de Valéra, leur chef, à Black Rock, où il a passé le reste de la semaine avec le professeur John MacNeil, orateur du parlement irlandais.

On a communiqué à M. de Valéra avant son départ pour Black Rock la nouvelle que Lloyd George et Lord Curzon avaient traité la question irlandaise, hier, et on croit que les chefs du *Dail Eireann* étudieront soigneusement les textes des deux discours, avant que de réunir les chefs du Sinn Fein, lundi.

La réponse qui doit être envoyée à Lloyd George par le *Dail Eireann* au sujet des offres de l'Angleterre, n'a pas encore été discutée, mais on croit que tous les membres du parlement irlandais vont se ranger à l'avis de M. de Valéra pour ce qui a trait aux négociations futures. Les députés irlandais paraissent plutôt optimistes mais on ignore totalement si l'on a l'intention de suspendre les pourparlers.

Depuis une couple de jours, la tension des esprits augmente à Dublin et les autorités de Dublin Castle craignent que les hostilités reprennent entre les extrémistes de chaque parti. Toutefois on espère encore pouvoir éviter toute esclandre.

BELFAST, UN GIBRALTAR

Belfast, 20. — (S. P. A.) —Certaines interviews publiées dans les journaux locaux et que l'on attribue à l'échevin MacDonagh, de Dublin, du ministère du travail du *Dail Eireann*, déclarent que la pression économique exercée contre l'Ulster pour l'amener pacifiquement aux vues du Sinn Fein, que ceux-ci estiment très raisonnables et modérées, aura pour résultat de faire cesser tout commerce de Belfast avec le sud de l'Irlande, en sorte qu'aucune marchandise ne sortira de Belfast.

"Le boycottage, dit l'interview, deviendra plus serré de jour en jour jusqu'au moment où aucune marchandise dans le sens le plus littéral du mot ne sortira de Belfast. Celle-ci jouera ainsi un rôle qu'elle préférerait probablement ne pas avoir.

"Un de leurs politiciens a déclaré dans un discours, que Belfast était le Gibraltar de l'Angleterre. Il sera du devoir de tout vrai Irlandais de faire que Belfast soit aussi dénudé que le roc de Gibraltor, aussi longtemps que ces messieurs voudront conserver la même attitude."

## Alexandre est mieux

**Le jeune héritier du trône de Yougo-Slavie est hors de danger et serait assermenté à Neuilly, près de Paris.**

Paris, 20. — (S. P. A.) — Le prince régent Alexandre de Serbie, qui est actuellement souffrant à Neuilly, près de Paris, à la suite d'une attaque d'appendicite, est hors de danger, disent ses médecins.

Alexandre a été proclamé roi de Yougo-Slavie, le 17 août dernier, à Belgrade. Il doit prêter le serment constitutionnel dans l'intervalle de dix jours après la mort de son père, le roi Pierre. Cette limite de temps expire donc le 26 août. On avait parlé du 1er septembre comme jour de son assermentation. On croit ici que le prince héritier de Yougo-Slavie sera assermenté à Neuilly, s'il ne peut se rendre dans son pays.

## AU MAROC

**Les indigènes semblent avoir fait la paix avec les Espagnols.**

Madrid, 20. — (S.P.A.) — Le calme règne au Maroc et la bataille paraît avoir été interrompue pour quelque temps entre les tribus marocaines et les troupes espagnoles. Le ministre de la guerre a déclaré que les nouvelles de Melilla hier, étaient sans importance.

LICENCIEMENT SIGNIFICATIF

Londres, 20. — (S.P.A.) — Quelques journaux rapportent aujourd'hui que l'enrôlement de sujets anglais par le consul espagnol pour la guerre du Maroc, a été suspendu, et que les volontaires qui se sont engagés dans la légion étrangère pour la guerre contre les Maures seront déchargés.

## Des restrictions à la construction

TROIS PROJETS DE REGLEMENT QUI LES IMPOSENT DANS LES QUARTIERS LAURIER, NOTRE-DAME DE GRACE ET AHUNTSIC-BORDEAUX, SONT DEPOSES SUR LA TABLE DU CONSEIL.

Les conseillers municipaux, trop pris par la campagne du maire contre les rapports de pavages de la commission, n'ont pu consacrer beaucoup de temps à l'étude des projets de règlements qui leur étaient soumis.

Trois règlements projetés sont déposés sur la table du conseil, pour être disposés à une séance prochaine lorsque les avis de motion auront été donnés. Tous trois ont une certaine importance puisqu'ils concernent l'érection de maisons et d'édifices dans les quartiers Laurier, Ahuntsic-Bordeaux et Notre-Dame de Grâce.

Le premier enlève une restriction déjà imposée sur la rue Hutchison, par la clause suivante:

"Nonobstant les dispositions de la clause 2 du règlement 489, il est permis d'ériger et de maintenir des maisons de commerce et des établissements industriels sur le côté est de la rue Hutchison, entre l'avenue Van Horne et la rue Atlantique, et il est aussi permis d'y bâtir sur la ligne homologuée."

Le deuxième concerne les garages privés dans le quartier Notre-Dame de Grâce; il stipule ce qui suit:

"L'érection de garages privés, pour une automobile seulement, construits entièrement en métal ou en colombages recouverts de métal, avec toiture en métal, est permise."

Le dernier projet de règlement est d'une portée beaucoup plus grande; il établit une foule de restrictions à la construction, en modifiant de la manière suivante les clauses du règlement 647:

"Clause 7. — Sur les rues et avenues suivantes:— Berri, des limites sud du quartier au boulevard Gouin; Boisseau, Clarke, Dazé, Dick, Du Parc; Durham, des limites sud du quartier au boulevard Gouin; Fleury; Henri-Julien, au nord du boulevard Crémazie; Hogue, Jacob, Lamarche, Laverdure, Lamothe, de la rue Lamarche au boulevard Gouin; Leslie Gault, Lighthall, MacDuff, Meilleur, Meunier, Michaud, Millen, Perras; Péloquin, à partir d'en arrière des lots de l'avenue Perras jusqu'au boulevard Gouin, Prieur, Racine, Sauriol, Sauvé; St-Charles, des limites sud du quartier au boulevard Gouin; St-Denis, des limites sud du quartier au boulevard Gouin; St-Urbain; Ste-Claire, des limites sud du quartier au boulevard Gouin; St-Laurent, entre l'arrière des lots du côté nord de la rue Kelly et le boulevard Gouin; Tanguay, Tolhurst.

1o. L'exercice de toute industrie ou commerce quelconque est prohibé, et on ne peut y construire que des maisons d'habitation;

2o. La ligne de construction est fixée à dix (10) pieds de la ligne homologuée de la rue ou de la ligne de la rue, s'il n'existe pas de ligne homologuée;

3o. Toute maison d'habitation doit avoir au moins vingt-cinq (25) pieds de hauteur;

4o. Les murs extérieurs pourront être de bois lambrissé en plâtre et ciment (rough cast), mais, dans ce cas, ces maisons devront être détachées ou jumelles (semi-détachées), et les murs latéraux ou en arrière devront être à six (6) pieds au moins de la ligne de côté ou d'en arrière du terrain sur lequel la maison d'habitation est érigée;

5o. Il ne devra pas y avoir sur la façade ou les côtés d'une maison d'habitation quelconque d'escaliers conduisant à un étage autre que le rez-de-chaussée ou à un niveau plus élevé que celui du rez-de-chaussée;

6o. Il est défendu d'ériger des maisons d'habitation sur l'arrière des terrains.

Nonobstant les dispositions du présent article, il est permis d'ériger sur les deux côtés de la rue Perras, entre les rues Miller et Durham, des maisons d'au moins deux étages de hauteur dont le rez-de-chaussée ou le rez-de-chaussée et l'étage supérieur ou les étages supérieurs pourra ou pourront servir de magasin.

Les maisons, dans ces limites de la rue Perras, pourront être érigées sur la ligne de la rue s'il n'y a pas de ligne homologuée.

Nonobstant les dispositions du présent article, il est aussi permis de construire des escaliers conduisant à l'étage situé immédiatement au-dessus du rez-de-chaussée, sur la façade ou les côtés d'une maison d'habitation quelconque située dans le territoire ci-après décrit, savoir:

Partant du coin sud-est de la rue Casgrain et du boulevard Crémazie; de là, longeant le côté sud-est du boulevard Crémazie dans une direction nord-est jusqu'au coin sud-ouest de la rue Saint-Hubert; de là, longeant la rue Saint-Hubert dans une direction sud-est jusqu'au coin sud-ouest du chemin de la Côte Saint-Michel; de là, longeant le côté sud-est du chemin de la Côte Saint-Michel dans une direction sud-est jusqu'au coin sud-ouest de la rue Delanaudière; de là, longeant le côté sud-ouest de la rue Delanaudière jusqu'au côté sud-est de la rue DeCastelneau; de là, longeant la rue DeCastelneau jusqu'à la ligne limitative entre les lots du cadastre 488-1257 et 485-290 et 291 de la paroisse du Sault-au-Récollet; de là, longeant la susdite ligne limitative jusqu'au côté sud-ouest de la rue Delanaudière; de là, longeant le côté sud-ouest de la rue Delanaudière jusqu'au coin nord-ouest de la rue Bélanger; de là, longeant le côté nord-ouest de la rue Bélanger dans une direction sud-ouest jusqu'au côté sud-ouest de la rue Drolet; de là, suivant les limites sud et ouest du quartier jusqu'à leur intersection avec le côté nord-est de la rue Casgrain; de là, longeant le côté nord-est de la rue Casgrain jusqu'au point de départ".

"Clause 8. — Sur les rues suivantes: Kelly, Lajeunesse, Péloquin, à partir d'en arrière des lots au nord de la rue Perras jusqu'aux limites sud du quartier, y compris les quatre coins de la rue Perras,

1. — l'exercice de tout commerce est permis, mais l'établissement et l'exploitation de manufactures, fabriques ou usines sont prohibés;

2 — toute maison d'habitation pourra être construite sur la ligne homologuée, ou sur la ligne de la rue s'il n'existe pas de ligne homologuée;

3 — toute maison d'habitation devra avoir au moins vingt-cinq (25) pieds de hauteur;

4 — il ne devra pas y avoir sur la façade ou les côtes d'une maison d'habitation quelconque d'escaliers conduisant à un étage autrec que le rez-de-chaussée ou à un nieau plus élevé que celui du rez-de-chaussée;

5 — il est défendu d'ériger des maisons d'habitation sur l'arrière des terrains".

"Clause 11. — Sur le boulevard Saint-Laurent, entre la ligne d'arrière des lots du côté nord de la rue Kelly et les limites sud du quartier Ahuntsic-Bordeaux, tout bâtiment doit être construit sur la ligne homologuée, ou sur la ligne de la rue s'il n'existe pas de ligne homologuée, et doit avoir au moins deux étages, avec façade en brique pressée ou en pierre, et le rez-de-chaussée de tel bâtiment doit avoir au moins douze (12) pieds de hauteur. Des manufactures, des fabriques et des établissements commerciaux peuvent être érigés et exploités sur le dit boulevard Saint-Laurent, dans les limites ci-dessus décrites."

Le règlement abroge les deux règlements ci-dessous:

1 — Le règlement No 726, adopté par la Commission Administrative le 17 avril 1920 et, par le Conseil municipal, le 7 juin 1920;

2 — Le règlement No 751, adopté par la Commission Administrative, le 26 février 1921, et, par le Conseil municipal, le 31 mars 1921.

## Pour cambattre la famine russe

UN ACCORD A ETE SIGNE, CE MATIN, ENTRE LES REPRESENTANTS DE LA RUSSIE ET DES ETAITS-UNIS A CE SUJET. — M. PHILIP CARROLL DIRIGERA CE TRAVAIL.

Riga, Letvie, 20. — (S. P. A.)— La convention entre les Etats-Unis et la Russie relativement aux secours à fournir par les Etats-Unis aux régions affamées de Russie a été signée à 11 h. 30, ce matin, par M. Walter Lyman Brown, représentant du Fonds de Secours américain en Europe et Maxime Litvinoff, représentant du comité de secours russe.

On espère que la signature de cet accord amènera de nouvelles relations entre la Russie et les Etats-Unis. Ce sont les voeux qui ont été formulés par MM. Litvinoff et Meirovitz. M. Brown s'est contenté d'exprimer ses remerciements.

M. Philip Carroll, de Portland, Orégon, dirigera l'alimentation des Russes qui souffrent de la famine. Le premier groupe de membres du comité de secours partira de Riga pour Moscou, jeudi prochain. M. Carroll s'occupe de l'alimentation des populations russes, allemandes et serbes depuis deux années et on se plait à reconnaitre son mérite dans ce genre de travail.

M. Brown retournera à Londres avec son secrétaire. Il laissera le capitaine John Miller à la tête du comité de secours dans les Etats de la Baltique.

### En Cour de police

Georges Beaudry, accusé par la *Revue Moderne* d'avoir converti à son usage personnel des sommes qui étaient destinées à celle-ci, a comparu samedi matin, devant le magistrat Lanctot. Il s'est dit innocent.

* * *

Lionel Tessier, accusé d'homicide, a comparu devant le magistrat Lanctot, samedi matin, à la Cour de police. Me G. Marin, représentant l'accusé, a mis la Cour au courant des faits et a demandé que l'examen volontaire ait lieu le plus tôt possible. Il a aussi informé la Cour que le père de l'accusé, sur qui pèse la même accusation devait se livrer lundi prochain. L'examen volontaire aura lieu, le 23.

Un nommé Aurèle Cyr, a été traduit devant le magistrat Lanctot, samedi matin, pour répondre à l'accusation d'avoir, alors qu'il était à l'emploi de la ville, perçu des taxes à la ville Emard, manqué d'en rendre compte à la ville. On dit que de la sorte Cyr s'est approprié des sommes considérables, et d'autres plaintes seront logées contre lui. Il a protesté de son innocence. L'enquête aura lieu le 26. Le tribunal a exigé un cautionnement de $1000 pour sa mise en liberté.

Un nommé Charles-Emile Gauthier a comparu, samedi matin, pour avoir volé un pardessus, d'une valeur de $60 et appartenant à M. Maurice Girard Audet. Gauthier s'est dit innocent et subira son enquête, le 23. Un cautionnement de $200 a été exigé pour sa mise en liberté provisoire.

### Pour effraction

Le policier spécial Célis a arrêté de bonne heure, samedi matin, un nommé Roméo Jobin, pour répondre à l'accusation d'avoir pénétré par effraction au cours de la nuit précédente, dans le magasin de M. Hyman Goldblatt, rue Craig, et d'y avoir volé différents objets pour une valeur de $300. L'accusé s'est reconnu coupable et subira son examen volontaire le 26.

## L'Héligoland et l'Etat d'Hambourg

ON PARLE D'INCORPORER CETTE ILE AVEC CE PAYS AFIN DE METTRE UN TERME AUX DIFFICULTES QUI ONT SURGI.

Hambourg, 20. — (S.P.A.) — On a fait, dans les milieux politiques et maritimes hanséatiques, cette suggestion d'incorporer l'île d'Héligoland à l'Etat libre de Hambourg, comme solution au mécontentement qui règne et qu'on dit aller en grossissant, parmi les habitants de l'île. Ceux-ci avaient créé, il y a quelque temps, un embarras considérable en refusant de remplir les feuilles d'impôts.

Les promoteurs du projet de fusion déclarent que l'Etat libre de Hambourg est à même de s'occuper de son administration, d'assurer ses dettes et de lui assurer un gouvernement libéral.

Il a été redit que les intérêts de l'île sont les mêmes que ceux de la ville de Hambourg, que l'île ne saurait constituer plus longtemps un actif pour la Prusse et que ce n'est qu'après sa fusion avec l'Etat libre que celui-ci se trouvera en mesure de l'exploiter.

Les journaux allemands obéissant à un mot d'ordre, donnent l'alarme. "L'Angleterre veut reprendre l'île d'Héligoland!" Les feuilles de Hambourg ajoutent que l'amiral anglais Savers a passé plusieurs jours à Héligoland, qu'il a adressé un rapport à l'amirauté concluant à l'annexion. Ce serait même à la prochaine réunion du conseil suprême que l'amiral Fisher exposerait les raisons qui militent en faveur d'un retour d'Héligoland à la Grande-Bretagne.

Depuis l'armistice, la marine anglaise a envisagé l'annexion de l'îlot de la mer du Nord, cédé en 1800 à l'Allemagne en échange de l'abandon de ses droits à Zanzibar. Ses intentions ont été grandement favorisées par l'attitude des insulaires auxquels la révolution a fait perdre leurs privilèges, consacrés dans le traité de cession et toujours respectés par Guillaume II. Le gouvernement prussien a aboli la franchise fiscale des pêcheurs d'Héligoland; il prétend en outre les soumettre à toutes les nouvelles lois votées depuis le renversement de l'ancien régime. Les Héligolandais, au commencement de l'année, se sont plaints à Londres; ils y ont trouvé bon accueil et depuis, les manifestations anglophiles se sont multipliées dans l'île. Les partisans du retour à l'Angleterre ont obtenu, aux élections municipales 825 voix contre seulement 15 suffrages en faveur des germanophiles. Quand la commission interalliée alla à Héligoland pour inspecter la destruction des ouvrages fortifiés et de la station des sous-marins, elle fut reçue avec enthousiasme. On lui remit une adresse au roi d'Angleterre déclarant: "Nous sommes la plus petite nation du monde, nous avons notre langue frisonne et nos usages. Jadis l'Angleterre nous a cédés à l'Allemagne sans nous consulter. Nous aurions préféré conserver nos libertés sous la protection du pavillon britannique. Nous demandons que le traité anglo-allemand de 1890 soit annulé, que tous nos privilèges soit rétablis. Nous voulons redevenir Anglais!"

Les Allemands déclarent que c'est "l'or anglais" qui a transformé en traitres les pêcheurs d'Héligoland. "L'heure viendra, écrit Wilhelm Buchmüller, où l'Allemagne fera payer chèrement cette trahison qui contraste avec la fidélité des autres Allemands qui gémissent sous le joug étranger."

### Nouvelles succursales

Winnipeg, 20. — (S.P.C.) — Au cours d'un discours qu'il prononçait dernièrement devant les membres du club Gyro, M. B.-H. Morgan, président de la "British Empire Producers Organization", a déclaré que plusieurs industries importantes d'Angleterre ouvriront bientôt au Canada de nombreuses succursales.

Le but de ma visite est d'abord de prendre contact avec vos organisations agricoles et autres,, a dit l'orateur, et cela en vue d'étudier quels seraient les meilleurs moyens à prendre pour l'exportation de leurs produits dans le Royaume-Uni.

"Je désire, en second lieu, me renseigner sur les causes du capital et de l'influence des Etats-Unis dans les industries canadiennes."

L'orateur a rappelé qu'au cours de l'année dernière, 24 usines américaines avaient été ouvertes à Toronto contre deux anglaises seulement.

## LE TEMPS

Toronto, 20. — (S. P. C.) — La basse pression qui était concentrée au-dessus du Lac Supérieur, hier, s'est déplacée vers la vallée du Bas Saint-Laurent. Il a plu dans le nord de l'Ontario ainsi qu'à certains endroits du sud de cette province et dans l'ouest de Québec. Le temps a été beau dans l'ouest avec quelques gelées en Saskatchewan et au Manitoba. Il fait beau et chaud dans les provinces maritimes.

TEMPS PROBABLE

Lacs inférieurs et Baie Georgienne: Vents frais du nord-est et du nord. Beau et plus frais aujourd'hui et demain.

Bas Saint-Laurent: Vents frais et forts du nord-est. Demain: beau et plus frais.

Vallées de l'Outaouais et du Haut Saint-Laurent: Vents frais et forts brises du nord-ouest et du nord. Beau et plus frais, ce soir et demain. Golfe et rive nord: vents du sud et sud-est. Averses aujourd'hui, et demain vents du nord-ouest. Beau et frais.

## Le partage de la Haute-Silésie

M. ARISTIDE BRIAND EXPLIQUE LE POINT DE VUE FRANÇAIS. — LA DIVISION DE LA REGION INDUSTRIELLE D'APRES LES RACES.

Paris, 20. — (S.P.A.) — M. Briand, recevant les représentants de la presse, a fait des déclarations concernant la Haute-Silésie. Il a déclaré que le Conseil de la Société des Nations trouvera la solution conforme aux termes et à l'esprit du traité.

"Pour ma part, poursuit M. Briand, j'ai pleine confiance en lui. Je prouve ainsi une fois de plus que le gouvernement français est, quoi qu'on ait dit, dépourvu dans l'affaire de tout parti pris."

Un journaliste ayant demandé à M. Briand de répondre au discours de M. Lloyd George, puisqu'il ne peut pas le faire devant les Chambres absentes, M. Briand a déclaré alors que le discours de M. Lloyd George est identique à celui qu'il prononça au Conseil Suprême, mais qu'il n'affaiblit en rien la thèse française. "C'est par erreur, ajoute M. Briand, que M. Lloyd George attribue notre attitude à l'unique souci de notre sécurité. Nous sommes comme lui exclusivement attachés à l'idée de justice et à l'exécution du traité. Où nos points de vue diffèrent, c'est dans la manière d'interpréter l'article 88 et surtout l'esprit dans lequel le plébiscite a été décidé. Or, en regardant la carte de la Haute-Silésie, en tenant compte des résultats du vote, on voit que la partie où est le côté de l'Allemagne est en majorité allemande et la partie du côté de la Pologne est en majorité polonaise. Dès la première heure, continue M. Briand, la France a proposé que le partage ait lieu selon cette constatation dont il est bien difficile de soutenir qu'elle est une violation des termes et surtout de l'esprit du traité."

M. Briand parle ensuite de ce qu'on appelle la région industrielle. La thèse française soutenait que la mine étant génératrice, que l'usine étant appelée à la développer, à la prolonger, c'était toute une région minière que les considérations économiques de l'article 88 devaient envisager.

Or, si on fait le compte des votants dans cette partie de la Haute-Silésie, les Polonais ont incontestablement la majorité.

On conviendra que le raisonnement était conforme au traité et que la France pouvait le soutenir sans manquer à l'équité, mais la délégation anglaise ne voulut pas s'y rallier. "En se reportant au travail des experts, continue M. Briand, on voit que la France avait raison quand elle disait que la région industrielle est divisible."

"Pour ce qui est du triangle industriel, poursuit M. Briand, le même désaccord existe. Tandis que les experts français soutenaient qu'il devrait contenir tous les éléments de solidarité économique, les anglais refusaient d'admettre cette thèse. Je ne pouvais pas admettre que l'esprit dans lequel fut conçu et rédigé le traité dût nous conduire à donner à l'Allemagne, "déclarée solennellement par les Alliés responsables de la guerre", une énorme majorité de votants polonais alors que la Pologne ne recevrait qu'une minorité de votants allemands. Et cela, pour l'unique raison qu'il y a 50 ans, au lendemain de la guerre de 1870, l'Allemagne, avec les milliards arrachés à la France, installa des industries en pleine région uniquement polonaise".

M. Briand termine en espérant que le conflit passager découlant de l'affaire de la Haute-Silésie sera bientôt réglé, mais qu'il ne laissera pas moins subsister la nécessité pour les pays de l'Entente de maintenir leur étroite union, afin de donner à l'Europe l'équilibre et la stabilité indispensables à la paix du monde.

Les journaux de Berlin annoncent que le représentant des Etats-Unis a invité M. Rosen, ministre des affaires étrangères à prendre toutes les mesures nécessaires pour maintenir l'ordre en Haute-Silésie.

### Un mois de délai

LES PAYS INTERESSES AURONT UN MOIS POUR ETUDIER LE RAPPORT DE LA COMMISSION CHARGEE D'ETUDIER LE PROJET DE CREUSAGE DU SAINT-LAURENT.

Ottawa, 20. — (S. P. A.) — La Commission Internationale vient d'avertir toutes les parties intéressées dans l'enquête sur le développement du Saint-Laurent, au point de vue de la navigation et du développement des forces hydrauliques, qu'elles auront trente jours à partir du 20 août, pour étudier le rapport et les plans des ingénieurs nommés par les deux gouvernements réunis des Etats-Unis et du Canada, et dix autres jours pour soumettre tout commentaire à la Commission Internationale, ou toutes autres suggestions relatives au changement des plans. Des copies des rapports et des plans des ingénieurs sont dans les bureaux de la Commission à Ottawa et à Washington, où il est loisible à chacun de les aller consulter.

### Un anniversaire

Le septième anniversaire de la mort du pape Pie X, tombait, hier, le 20 août. Sa Sainteté mourut le 20 août, 1914, quelques jours après la déclaration de la guerre, des suites d'une bronchite aigue. La guerre, dit-on, a surtout contribué à la mort du Souverain Pontife. Il était âgé de 79 ans et occupait le siège pontifical depuis onze années.

## LA MATINÉE A LA BOURSE

Séance ordinaire du samedi matin, à la Bourse locale. Très peu d'activité, encore moins que les jours précédents. Par contre, on remarque quelques plus-values appréciables, particulièrement au compartiment sidérurgique. L'Iron est monté d'un point à 28 et le Steel d'une fraction à 46 1-4; la seconde priorité du British Empire Steel a gagné un demi-point. Les autres gains de la matinée ont été réalisés par le Cement, le Spanish de préférence et le Toronto Railway. Le General Electric, le Shawinigan et le Bell Telephone restent sur leurs positions. LAbitibi, le Brompton, le Canada Steamship commun, le Dominion Canners sont aussi fermes. Le Brazilian Traction, l'Atlantic Sugar, le Laurentide, le Montreal Power ont rétrogradé mais faiblement.

Sur la place de New-York, la prime sur le dollar canadien a varié entre 10 3-8 et 10 5-8. A Montréal, le franc français faisait .0870.

OPERATIONS DE LA MATINEE

(Cours fournis par la maison L.-G. Beaubien et Cie).

Dom. Steel Corp.—95 à 27; 1 à 28.
Steel of Canada—10 à 46 1-2; 25 à 46 1-4.
Abitibi P. and P.—35 à 29; 15 à 28 3-4.
Brazilian Traction—25 à 22 5-8.
Brompton—30 à 17 1-2 ; 20 à 17 5-8; 5 à 18.
Can. Steamship—35 à 19 1-2.
Spanish River P. and P.—105 à 49.
Spanish River prfd.—32 à 59; 25 à 58 1-2; 25 à 59 1-4.
Mont. Power—34 à 81 1-2.
Shawinigan W. and P.—15 à 103.
Dom. Canners—30 à 23.
Bell Telephone—5 à 103 1-2.
Ottawa Light and Power—1 à 65.
British Empire Steel—5 à 10 1-2.
British Empire Steel, 2e prfd.— 5 à 24 3-4.
Can. Gen. Electric—10 à 94.
Atlantic Sugar—10 à 25 1-2.
Canada Cement—25 à 48 3-4.
Laurentide—2 à 65 3-4; 5 à 65 1-8.
Toronto Railway—25 à 72.
British Columbia Fishing and Packing Co.—5 à 20.
Ogilvie Milling Co.—38 à 175.

BANQUES

Commerce—11 à 185.

OBLIGATIONS:

Quebec Ry., $2,000 à 63 3-4.

OBLIGATIONS DU GOUVERNEMENT

1922—$1200 à 98.85;
1933—$2000 à 97.80; $4000 à 97.85; $5000 à 97.75.
1934—$5000 à 94.75; $5000 à 94.70.
1923—$2000 à 97.75.

### LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Co.

CHICAGO

| | Ouv. | Ferm. |
|---|---|---|
| MAIS: | | |
| Septembre | 51 1-2 | 51 7-8 |
| Décembre | 52 3-4 | 52 1-4 |
| AVOINE: | | |
| Septembre | 32 1-2 | 33 1-8 |
| Décembre | 35 3-4 | 36 1-8 |
| BLE: | | |
| Septembre | 114 1-4 | 114 3-4 |
| Décembre | 115 1-2 | 115 1-2 |

WINNIPEG

| | Ouv. | Ferm. |
|---|---|---|
| AVOINE: | | |
| Octobre | 45 3-4 | 45 1-2 |
| Décembre | 43 3-8 | 43 3-8 |
| BLE: | | |
| Octobre | 141 | 138 1-2 |
| Décembre | 133 1-2 | 131 1-4 |

### Cours du change

Cote des devises étrangères de L.-G. Beaubien & Cie, banquiers et agents de change, près la bourse de Montréal.

Cours moyens à New-York :

| | |
|---|---|
| Londres (livre sterling) | $3.66 |
| Paris (franc) | 0.0775 |
| Bruxelles (franc) | 0.0756 |
| Genève (franc) | 0.1690 |
| Berlin (mark) | 0.0120 |
| Vienne (couronne) | 0.0014 |
| Rome (lire) | 0.0430 |

Cours moyens à Montréal:

| | |
|---|---|
| New-York | 11 1-4 |
| Londres | $4.10 |
| Paris | 0.0870 |
| Bruxelles | 0.0853 |
| Genève | 0.1905 |
| Berlin | 0.0140 |
| Vienne | 0.0022 |
| Rome | 0.0495 |

### Un pillage armé

Ottawa, 20.— (S. P. C.)—Cinq bandits armés, en automobile, ont pillé un magasin de bijouterie appartenant à Elias Barbeau, dans la rue Principale de Buckingham, Qué., et sont partis avec plusieurs articles de valeur estimés en tout à $2,000. Ils ont eu maille à partir avec les agents de police d'Ottawa qui sont allés pour les arrêter à leur passage à la Pointe Gatineau. Il s'en est suivi une mousquetade entre les agents et les voleurs. Ceux-ci ont pu se sauver et se sont dirigés à toute vitesse vers Charlton Place, Ontario. Aucun agent n'a été blessé dans l'échauffourée.

### Les délégués grecs

Athènes, 20. — (S. P. A.) —La Grèce sera représentée cette année par une forte délégation à la Ligue des Nations qui se réunira, le 5 septembre, à Genève. On a annoncé officiellement, hier, que MM. George P. Baltazzis, ministre des affaires étrangères, Demetre Panas, et Georgios Streit seront envoyés à la conférence de la Ligue.